

Rezensionen = Comptes rendus

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Zeitschrift für schweizerische Kirchengeschichte = Revue d'histoire ecclésiastique suisse**

Band (Jahr): **29 (1935)**

PDF erstellt am: **04.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

REZENSIONEN. — COMPTES RENDUS.

Pastor, Ludwig Frh. v. *Geschichte der Päpste seit dem Ausgang des Mittelalters.* I. Bd. : **Geschichte der Päpste im Zeitalter der Renaissance bis zur Wahl Pius' II.** (*Martin V., Eugen IV., Niklaus V., Kalixtus III.*) 10. u. 11., unveränderte Aufl. Freiburg i. B. (Herder) 1931. LXII u. 888 S. 21.60 Mk. ; geb. 25.20 u. 27.80.

L'Histoire des Papes de Pastor ayant commencé à paraître en 1886, alors que la *Revue d'histoire ecclésiastique suisse* ne date que de 1907, on s'expliquera pourquoi les cinq premiers volumes de la collection n'ont pas été l'objet, ici, d'un compte rendu, à l'exception du premier et de la première partie du troisième, qui ont paru, il y a quelques années, en édition remaniée. La maison Herder nous ayant cependant fait parvenir récemment les volumes dont il n'a pas encore été question dans notre périodique, nous les présenterons successivement à nos lecteurs, qui s'expliqueront dès lors l'apparition tardive de ces comptes rendus.

Nous commençons aujourd'hui par le tome I, dont la 5^{me}-7^{me} édition a déjà fait l'objet d'une recension dans cette revue (t. XX, 1926, 146 sq.). Il a paru, depuis, en 8^{me} et 9^{me} édition en 1926, et en 10^{me} et 11^{me} en 1931. Le texte cependant, depuis 1925, n'a pas été modifié et c'est pourquoi, sans parler à nouveau du contenu de l'ouvrage, nous nous contenterons de faire quelques remarques et de dire un mot de certains travaux récents ayant trait à la même période de l'histoire ecclésiastique.

Après le développement donné, dans les derniers volumes de *L'Histoire des Papes*, à plusieurs pontificats, les chapitres détaillés consacrés à certaines controverses théologiques, on est agréablement surpris de trouver condensés, dans ce volume, un siècle et demi de l'histoire de l'Eglise. Pastor y résume en effet, en 150 pages, la période des Papes d'Avignon et le Grand Schisme, pour n'aborder qu'au Livre II, soit avec les règnes de Martin V et d'Eugène IV, et surtout au Livre III, avec le pontificat de Nicolas V, suivi de celui de Callixte III, le véritable domaine de ses recherches.

On n'ose plus présenter aujourd'hui les Papes d'Avignon comme une phase sans relief et sans vie, appauvrie parce que exclusive, et comme une sorte de brisure dans le développement de la Papauté. Ce fut, au contraire, une période brillante, caractérisée, à côté de tendances fâcheuses, par des initiatives bienfaisantes, et la cour d'Avignon fut beaucoup moins exclusivement française qu'on ne serait, à priori, tenté de l'imaginer : les Orsini, les Colonna et d'autres familles romaines y fréquentaient assidûment, et Pétrarque, le détracteur des Papes d'Avignon, qui cependant, pour la première fois, avaient, en sa personne, confié à un humaniste les fonctions de secrétaire pontifical, savait bel et bien, selon la remarque de Pastor, se résoudre à habiter la cité des bords du Rhône lorsqu'il s'agissait pour lui d'obtenir quelque nouvelle prébende. L'expression de « Captivité

de Babylone » dont il se servait pour caractériser la période avignonnaise est, de l'aveu de M. Wenck, que Pastor ratifie entièrement, une exagération, une formule vraie tout au plus pour Clément V, et encore seulement pour une partie de son pontificat.

Une certaine docilité des Papes d'Avignon à l'égard de la monarchie voisine et des Anjou, qui régnaient en Provence, était inévitable. Encore faut-il ne pas oublier que c'était pour échapper aux prétentions des empereurs allemands que leurs prédécesseurs avaient naguère fait appel à Charles d'Anjou. Celui-ci, il est vrai, ne tarda pas à manifester des tendances impérialistes absolument semblables à celles des Hohenstaufen. Philippe le Bel, à son tour, fit alliance avec les Gibelins d'Italie qui, de leur côté, lorsque les Papes s'établirent à Avignon, appelèrent un empereur.

Tout le monde en convient — et le récent historien du concile de Vienne, le P. Ew. Müller (*Das Konzil von Vienne*, Aschendorf, 1934) insiste dans le même sens — Clément V, excusé il est vrai par son état maladif, fit preuve d'une déplorable faiblesse. Loin de tirer du conflit qui avait conduit Boniface VIII à la tombe les conclusions qui auraient dû dicter son attitude vis-à-vis du roi de France, l'ancien archevêque de Bordeaux tremblait devant Philippe le Bel. Sans parler de la lamentable affaire des Templiers, il commit la lourde faute de laisser accuser Boniface VIII d'immoralité et de complicité pour l'Averroïsme, et s'il suspendit ensuite le procès, il n'osa point cependant punir les accusateurs.

Dans ces conditions, les rapports entre la Curie pontificale et la monarchie se modifièrent naturellement dans le sens d'un apaisement. M. Pocquet du Haut-Jussé (*Mélanges Dufourcq*, 1932) a montré que Philippe le Bel avait surtout reproché à Boniface VIII (qui ne faisait en cela que généraliser ce qu'avaient pratiqué déjà Nicolas III et Martin IV) de se réserver, théoriquement d'abord dans la bulle « *Ausculda fili* », puis pratiquement, la collation des bénéfices dans les cathédrales et dans les monastères. Les protestations du roi de France cessèrent immédiatement lorsque les Papes d'Avignon, obligés de subir son contrôle, eurent désormais la préoccupation de ne pas le mécontenter.

Dans ce sens-là, on doit reconnaître que la Papauté, comme le dit Pastor, revêtit à Avignon un certain caractère français. Les autres nations, qui exagéraient encore la nature de ces concessions, réagirent, au détriment, cela se conçoit, de la force qu'aurait dû conserver le Saint-Siège, aux dépens aussi, en fin de compte, de la vie religieuse parmi les peuples chrétiens. Il ne faut pas néanmoins faire des Papes d'Avignon des instruments aveugles et passifs entre les mains du roi de France. Pastor en convient très nettement. Il ajoute cependant que « tous furent, plus ou moins, dépendants de la monarchie française » (p. 68). Il est permis, avec M. Mollat, l'historien des Papes d'Avignon — dont les travaux sont d'ailleurs souvent cités par notre auteur — de trouver ce jugement excessif : Jean XXII fit preuve d'une réelle indépendance vis-à-vis du roi de France ; Benoît XII, pour empêcher la guerre avec l'Angleterre, contrecarra plus d'une fois la politique de Philippe VI, et le fait que, vers la fin de la période avignonnaise, les conflits entre les deux pouvoirs allèrent en se multipliant, montre bien

que les complaisances et la servilité de Clément V avaient fait place, chez ses successeurs, à d'autres dispositions.

Pastor accentue trop la docilité des Papes d'Avignon vis-à-vis du roi de France. Par ailleurs, il ne souligne pas assez les raisons qui les ont obligés à prolonger leur absence loin de Rome. Clément V projeta dès sa nomination, et encore vers la fin de son règne, d'aller se fixer dans la Ville éternelle. Il avait choisi Vienne en Dauphiné comme lieu de son couronnement afin d'y attirer, avec le roi de France, celui d'Angleterre et de pouvoir les réconcilier (Boniface VIII avait déjà désiré venir en France dans le même but). Dans la suite, les entrevues fixées avec Philippe le Bel, l'arrestation des Templiers, le choix de la ville de Vienne pour la tenue du concile, le désir de ménager le roi de France, dont le concours était indispensable pour la Croisade, obligèrent Clément V à renvoyer à plus tard le départ pour l'Italie. Il fut du reste un perpétuel voyageur, qui résida très peu à Avignon, mais plutôt dans les villes et les châteaux du Comtat-Venaissin. Jean XXII, lui aussi, songea sérieusement à reprendre le chemin de la Péninsule. Il avait choisi Bologne comme résidence provisoire, mais dut renoncer à se rendre dans cette ville, après qu'une révolution y eut éclaté. Benoît XII, Pastor en convient, envisagea la même solution, mais une nouvelle émeute à Bologne l'empêcha encore de la réaliser. D'autre part, durant le conflit avec Louis de Bavière, le Pape devait s'assurer le roi de France, qu'inquiétaient ces vellétés de départ. Quant à Urbain V, ce n'est pas tant le mal du pays, comme le veut Pastor, qui le poussa, après qu'il se fut installé à Rome, à rentrer à Avignon, mais l'hostilité rencontrée dans la péninsule dès son arrivée. Déjà, en effet, en été 1367, à la mort du cardinal Albornoz, qui seul aurait eu la fermeté nécessaire pour contenir les éléments de désordre, le Pape fut assiégé à Viterbe, et il le fut de nouveau, dans la même ville, où il avait dû se réfugier, au début de 1370, appelant en vain l'empereur d'Allemagne à son secours. Grégoire XI enfin avait, lui aussi, à peine regagné Rome, que les troubles recommençaient : l'insurrection contre le Pape, après avoir débuté à Florence, atteignait les Etats de l'Eglise, en partie, il est vrai, à la suite des fautes commises par le personnel français au service de la Papauté, et surtout après le massacre de Césène, ordonné par le cardinal Robert de Genève. Grégoire XI se réfugia à Anagni et songea sérieusement à repartir pour la France. En d'autres termes, ce sont surtout les émeutes continuelles en Italie qui, après avoir contraint les Papes à quitter la Ville éternelle, les empêchèrent d'y rentrer.

On a coutume d'attribuer pour une large part à l'influence de sainte Catherine de Sienne le retour de la Papauté à Rome. Il faut probablement en rabattre un peu, depuis la publication des ouvrages de M. Fawtier¹. Cet historien soutient que Raymond de Capoue, le confesseur de la sainte,

¹ On est en droit de s'étonner que Pastor ne les utilise pas. Le deuxième volume, il est vrai, ne date que de 1930, mais le premier, qui parut déjà en 1921, n'est que signalé dans une parenthèse introduite dans une note de la page 54. A part cela, Pastor ne cite de Fawtier (il écrit Fowtier, p. 101, n. 4) que deux articles, antérieurs à ces deux ouvrages.

a exagéré le rôle politique de sa pénitente, et que, pour tracer son portrait, il faut s'en tenir exclusivement aux lettres qu'elle dictait — car elle était illettrée — à ses secrétaires. Cette thèse, qui modifie la physionomie traditionnelle de sainte Catherine, pour en faire simplement une religieuse mystique et fervente (et que M. Fawtier essaye en outre de vieillir de dix à douze ans), est évidemment trop radicale. Sainte Catherine de Sienne a exercé une large influence non seulement sur son entourage immédiat, mais encore sur un grand nombre d'âmes et même sur l'art de son temps. Il n'en est pas moins vrai que lorsqu'elle vint plaider à Avignon devant Grégoire XI, dans la pensée du Souverain Pontife, le retour à Rome était déjà décidé. « Si Grégoire XI, écrit Pastor, résistant victorieusement aux sollicitations de son entourage et du roi... finit par exécuter un plan depuis longtemps arrêté, cela est dû, sans hésitation possible, aux paroles enflammées que Catherine de Sienne lui adressa. Elle n'a pas créé cette résolution chez Grégoire XI, mais elle a essentiellement collaboré à sa réalisation » (p.113). Dans cette phrase, le mot « essentiellement », tout au moins, est de trop.

Parmi les reproches que sainte Catherine eut la franchise et le courage d'adresser au Pape, se trouve celui d'une recherche exagérée des ressources matérielles. La fiscalité de la Cour pontificale, qui atteignit, on le sait, son apogée à Avignon, contribua beaucoup plus qu'on ne le croit d'habitude, note très justement Pastor, à diminuer le prestige du Saint-Siège. Encore fait-il observer que les décisions prises dans ce sens étaient moins une innovation que le développement, poussé à des limites encore jamais atteintes, de mesures déjà existantes, et dont l'une ou l'autre, les annates en particulier, frappaient aussi maintenant le bas clergé.

Au sujet de Marsile de Padoue, il faudra citer désormais les deux volumes de M. G. de Lagarde (*La naissance de l'esprit laïque au déclin du moyen âge*, t. I : *Bilan du XIII^{me} siècle* ; t. II : *Marsile de Padoue ou le premier théoricien de l'Etat laïque*, 1934) qui confirment le jugement sévère porté sur cet audacieux sectaire, ce négateur non seulement de la Papauté, mais de toutes les prérogatives de l'Eglise, ce rationaliste qui mettait en doute l'immortalité de l'âme, et qui, appuyé sur les textes du Nouveau Testament, qu'il connaissait fort bien, malgré une indifférence religieuse affectée, mais qu'il interprétait à sa manière, s'acharna à nier les bases mêmes du catholicisme.

Du Grand Schisme, Pastor expose assez minutieusement les débuts, mais il passe plus rapidement sur les années qui ont suivi, jusqu'au concile de Pise. Il n'est évidemment plus personne aujourd'hui pour soutenir la légitimité des Papes d'Avignon à l'exclusion de ceux de Rome, mais certains historiens français estiment encore que le doute est du moins permis. M. Seidlmayer, le collaborateur de M. Finke, le dernier qui se soit occupé de la question, conclut à la légitimité incontestable d'Urbain VI : les cardinaux qui, lentement et non sans hésitations, se sont séparés de lui, sous l'influence du cardinal d'Amiens et de Robert de Genève, mais par suite aussi, on le sait, des lamentables écarts de caractère dont fit preuve le nouveau Pape, assez vite après sa nomination, n'ont commencé qu'après

coup à douter de la validité de l'élection et à soutenir qu'elle s'était faite sous l'empire de la frayeur. Or, à supposer que la peur eût restreint leur liberté, ils n'avaient, après le conclave, qu'à déclarer la nomination nulle et à recommencer, alors que, au contraire, pendant des semaines et même des mois, ils l'ont, par leur attitude, nettement ratifiée.

C'est exactement la thèse que soutenait le chanoine Salembier. Son livre n'a pas été bien accueilli par nombre d'historiens français qui s'appuient encore avant tout sur Noël Valois. Pastor cite beaucoup ce dernier et est loin de méconnaître l'importance et les mérites de ses travaux ; mais il lui reproche, avec raison, de vouloir trop laver le roi de France et surtout les cardinaux de toute responsabilité quant à la scission. On ne peut tout de même s'empêcher de trouver que l'historien des Papes exagère en recherchant la cause du schisme, d'un côté dans la crainte, chez le roi de France, de voir le Pape échapper à son influence, et de l'autre dans le luxe et le relâchement des cardinaux français, assoiffés d'argent, hostiles à tout essai de réforme et désireux de rentrer sur les bords du Rhône après avoir constaté l'état de désolation dans lequel était tombée la Ville éternelle. Il n'y aurait pas eu de schisme, dit Pastor, si Urbain VI avait adopté les vues de ces cardinaux mondains au lieu de leur tenir tête. En réalité, on le sait, et notre auteur le reconnaît, Urbain VI a fait preuve d'entêtement et d'autre chose encore, et si le roi de France avait revendiqué la résidence du Souverain Pontife dans son royaume comme la question pour lui primordiale, il n'aurait pas été le premier à abandonner le Pape d'Avignon par la soustraction d'obéissance. Quant aux cardinaux français, ils ont été guidés surtout par l'ambition et n'ont cherché qu'après coup des raisons pour légitimer leur volte-face.

Pastor n'est pas tendre pour le concile de Pise, convoqué et guidé, dit-il, par la France, et dont le résultat fut nul, aussi bien pour la réforme que pour la question du schisme. Effectivement, c'est sous l'influence de la cour française et de l'Université de Paris que plusieurs nations se sont détachées des deux Papes et qu'Alexandre V fut élu ; mais c'est dire, encore une fois, que tout ne s'explique pas par le désir de Charles VI d'assurer son emprise sur le Chef de la Chrétienté en le voulant français.

Notre auteur s'égayé, avec plus de raison, de voir Noël Valois vanter les mérites de la France au concile de Constance. Charles VI, dit-il, fit preuve de peu d'enthousiasme à l'égard de cette assemblée, qui fut un succès pour l'Allemagne et pour l'Angleterre, mais une défaite pour la France. Cette dernière a cependant aussi contribué à ramener l'union dans l'Eglise, ne serait-ce qu'en écartant la proposition allemande de confier, pour cette fois, la nomination du Pape à des représentants de chaque nation, à l'exclusion des cardinaux. On risquait de la sorte, comme le note M. Georges Goyau, d'avoir un pontife dont le Sacré Collège ne voudrait point. On combina les deux propositions et, du mode d'élection préconisé par la France, sortit, au conclave, le Pape Martin V. Et puis surtout, il ne faut pas oublier que l'histoire définitive du concile de Constance reste encore à écrire, et qu'elle pourra l'être, maintenant que M. Finke a terminé, par un quatrième volume, paru en 1928, la publication, depuis longtemps

commencée, des actes ayant trait à la préparation et à la tenue de cette célèbre assemblée.

Pastor avoue (p. 204, n. 1) avoir porté, dans sa première édition, sur la moralité de Jean XXIII, un jugement trop favorable qu'il retire aujourd'hui : une bulle d'Alexandre V parle, en effet, d'un fils naturel reconnu et d'une fille de Balthasar Cossa.

A propos de saint Vincent Ferrier, il faudra citer les deux biographies de l'illustre prédicateur parues simultanément en 1924 : celle du Père M. M. Gorce, en français, et celle du P. Sigismond Brettle, en allemand. Le premier, en faisant un peu de son héros la cause principale de la cessation du schisme et en lui prêtant des vues d'intellectuel et de réformateur social, exagère son importance ; le second, plus critique, ne vise certes pas à grandir saint Vincent, dont il prétend d'ailleurs moins raconter la vie que présenter les écrits. Il faudra maintenant renvoyer encore à une étude de M. Finke (*Die Quaresma-Predigten 1413 des hl. Vicente Ferrer*, Festschrift G. Schnürer, 1930, 24-38) qui maintient, contre le P. Brettle, que c'est brusquement et non pas insensiblement que saint Vincent a abandonné l'obédience du Pape français, et qui, de 53 sermons, prêchés à Valence pendant le carême 1413, conservés en catalan et publiés, en 1927, par le chanoine Joseph Sanchis Sivera, extrait des données qui permettent de préciser quelques dates de la vie de notre saint : on admet d'ordinaire que Vincent ne se trouvait pas à Avignon avant l'élection de Benoît XIII, en 1394. En réalité, il y était déjà en 1392, si ce n'est même plus tôt, et il quitta définitivement Valence, sa patrie, non pas seulement en juin ou juillet 1413, mais le mercredi de Pâques de la même année.

A la page 213, n. 3, la fuite de Benoît XIII pour Peniscola est placée, par erreur, en 1425 (au lieu de 1415).

Le portrait de Martin V pourrait être plus nuancé. A Florence, où il séjourna plus d'un an avant de pouvoir rentrer à Rome, il laissa l'impression d'un homme dont la bonté n'était pas la qualité dominante et d'un caractère qui n'était pas exempt d'une certaine morgue aristocratique, tandis qu'Eugène IV, qui resta six ans dans la même ville, y fut, au contraire, très aimé.

Pastor parle, à propos de Martin V, du « banditisme, qui a, de tout temps, joué un grand rôle dans l'existence des peuples d'origine latine » (p. 237). Notre auteur est mort trop tôt pour pouvoir constater que cette spécialité semble, de nos jours, passer à d'autres races.

Au sujet de saint Bernardin de Sienne, il conviendra de citer l'excellente traduction française que M^{me} Vaussard, sous le pseudonyme de François Benedict, a donnée principalement du carême prêché à Sienne en 1427 (*Saint Bernardin de Sienne. Enseignements et apologues*, Perrin 1923). Par ailleurs, la veuve de M. Paul Thureau-Dangin a réédité, mais sans y apporter de retouches, le livre de son mari, paru en 1896, la meilleure vie que nous possédions du célèbre orateur. On a seulement reproché à M. Thureau-Dangin de ne pas faire suffisamment ressortir ce que saint Bernardin est demeuré avant tout : un frère mineur.

Pastor regrette (p. 686) qu'il n'existe pas encore de bonne biographie

de sainte Françoise Romaine. On pourra mentionner désormais le gros volume de M^{me} Berthem-Bontoux (*Sainte Françoise Romaine et son temps*, Bloud, 1931, LX-553 p.), mais sans prétendre que la lacune soit comblée. M^{me} Berthem manque en effet de critique. Elle est, en outre, beaucoup trop proluxe et a le tort d'introduire dans son récit, comme pour l'allonger encore, de nombreux extraits des biographies antérieures, au lieu de remonter directement aux sources et de sacrifier tout le reste. Elle ignore par contre, à une exception près, les études, celles-là importantes, de Dom Lugano, abbé de Santa-Maria-Nuova.

L'exposé que Pastor donne du concile de Bâle est trop abrégé ; il présente des lacunes et manque un peu d'ordre et de clarté. On le complétera avantageusement par l'article de Mgr Baudrillart dans le *Dictionnaire de théologie catholique*, travail postérieur au premier volume de l'*Histoire des Papes*, lequel y est utilisé. Pastor souligne, avec raison, que les Français ont joué à Bâle un rôle rien moins que glorieux ; mais est-il juste d'ajouter que leur but, en déposant Eugène IV, était de ramener la Papauté à Avignon ? N'oublions pas que Charles VII ne reconnut jamais Félix V — le candidat du cardinal Aleman cependant — et que les ecclésiastiques français auxquels le Pape de Bâle offrit la pourpre, la refusèrent. Il faut au reste ne pas oublier que, sur les prérogatives du Souverain Pontife, les idées mêmes du cardinal Cesarini, légat d'Eugène IV au concile, n'étaient pas irréprochables et que Nicolas de Cues, au début, soutenait, lui aussi, la supériorité du concile, exigeant le consentement de l'Eglise pour que les décisions pontificales eussent force de loi, et réduisant le rôle du Pape, qu'il respectait d'ailleurs, à une simple fonction administrative. C'est dire qu'il appartenait également au parti conciliaire avant d'embrasser la cause du Souverain Pontife et de devenir l'ardent défenseur d'Eugène IV, quels que soient d'ailleurs les motifs de ce changement d'attitude (cf., à ce propos, pour et contre l'explication donnée par M. Vansteenberghé, la *Revue d'apologétique*, t. 38, p. 752, et la *Revue des sciences religieuses*, 1921, p. 426). Au surplus, ici encore, il conviendra d'attendre, pour faire une définitive mise au point, l'achèvement de la publication des actes du concile de Bâle.

Sur Félix V, il faudra naturellement, dans une nouvelle édition, citer la thèse du regretté Joseph Stutz, parue ici même en 1930. Dans ce travail, écrit dans une langue un peu difficile, mais bien présenté et intéressant, l'auteur a utilisé principalement les travaux existants et entrepris un certain nombre de recherches dans les archives. D'autres restent à exploiter, mais sur plusieurs points déjà, notamment en ce qui concerne les dernières années de l'antipape, M. Stutz corrige les données de Pastor.

La vie de saint Antonin, publiée dans la collection « Les Saints » par M. Masseron, mérite d'être signalée. L'auteur, franciscanisé réputé, mais, il le prouve par ce volume, non moins versé dans les questions dominicaines, a utilisé la biographie de l'archevêque de Florence que M. l'abbé Morçay a fait paraître à Paris en 1920. Critique sans exagération, il sait faire valoir un texte et lui arracher tout son contenu ; il excelle à reconstituer un milieu, à le rendre vivant, et il émaille son récit de réflexions heureuses, un peu ironiques parfois.

Il y a une redite (p. 564 et 569) au sujet des efforts de Nicolas V pour retrouver le texte primitif de l'évangile de saint Mathieu.

M. Kleo Pleyer (*Die Politik Nikolaus V.*, Stuttgart, 1927) reproche à Pastor de n'avoir pas relevé la dépendance, à cette époque, de l'Etat de l'Eglise vis-à-vis de Naples, et d'avoir trop exclusivement considéré, dans le successeur d'Eugène IV, le Mécène et le soutien enthousiaste de la Renaissance. Avec plus de raison, semble-t-il, on peut regretter que Nicolas V, désabusé sans doute par les expériences décevantes faites par ses prédécesseurs dans leurs essais de rapprochements avec les Grecs, n'ait pour ainsi dire rien fait pour empêcher la chute de Constantinople. Dans les pages qu'il consacre à ce grave événement, Pastor lui-même nous paraît un peu dur et même injuste pour les Byzantins.

On a reproché à l'auteur de l'*Histoire des Papes* ses préventions contre la France. Elles existent, et plus spécialement dans ce premier volume, mais on pourra difficilement demander à une réédition de les faire disparaître. Par contre, on devra, à la suite des nombreux travaux parus, corriger certaines inexactitudes de détail, nécessairement plus nombreuses dans ce tome I^{er}, étant donnée l'ampleur de la matière qu'il embrasse.

L. Wæber.

Quellenwerk zur Entstehung der Schweizerischen Eidgenossenschaft.

I. Urkunden, Band 1. Aarau/Leipzig. Verlag H. R. Sauerländer & Cie. 1933. Gebunden Fr. 56.

Das monumentale Quellenwerk, das die Allgemeine Geschichtsforschende Gesellschaft der Schweiz herausgibt¹, bietet auch der Kirchengeschichte der Schweiz, ganz besonders der Innerschweiz, reichen Stoff und feste Grundlagen. Was seit 1844 der Geschichtsfreund der V Orte — heute auf 89 Bände angewachsen — und im Jahre 1891 « Die Anfänge der Schweizerischen Eidgenossenschaft », verfaßt auf die Jahrhundertfeier des ewigen Bundes von 1291 von Professor Dr. W. Oechsli, und eine große Zahl von Fachschriften und Publikationen an Urkunden und Urkundenregesten aus der Dunkelheit der Archive und des Privatbesitzes hervorgezogen und an das Licht der Öffentlichkeit gebracht haben, ist im ersten Bande dieses Quellenwerkes bis zum Ende des Jahres 1291 einheitlich zusammengestellt und reich vermehrt. Aus den 361 Nummern Oechsli's sind 1695 Nummern geworden. Sie füllen einen Band von 891 Seiten. Was bisher an vielen und schwer erhältlichen Fundorten zerstreut war, ist hier bequem und übersichtlich vereinigt; einige Dutzend Urkunden sind hier zum erstenmal gedruckt. Vielfach sind sie kirchlichen Charakters und haben sich auch in den kirchlichen Archiven erhalten, in den Kloster- und Stifts- und Pfarrarchiven. Es zeigt sich gerade in dieser großartigen Sammlung von Urkunden, wie ärmlich und kläglich die Geschichtsforschung

¹ Herausgegeben von der Allgemeinen Geschichtsforschenden Gesellschaft der Schweiz.

in unseren Gegenden daran wäre, wenn nicht diese kirchlichen Stellen für die Aufbewahrung und Erhaltung der Urkunden seit Jahrhunderten gesorgt hätten. Es ist leider auch manches verloren gegangen und auch heute noch läuft es dem Freunde der einheimischen Geschichte kalt über den Rücken, wenn er Pergament-Originale aus dem XIII. Jahrhundert in holzgebauten Pfarrhäusern ohne Kassaschrank aufbewahrt sieht. Ein helles Wunder, daß sie auf unsere Zeit gekommen sind! Es ist ja ein erfreuliches Zeichen, wenn geistliche Herren solche seltene Schriftstücke gerne im Hause haben und von Zeit zu Zeit mit freundlichen Blicken anschauen; noch erfreulicher, wenn sie das ganze Pfarrarchiv schön geordnet vorweisen können. Aber wie selten ist das der Fall! Es wurde schon auf dem Katholikentag in St. Gallen vor mehr als 20 Jahren die Pflege der Pfarrarchive eindringlich empfohlen und vor zwei Jahren erhielten wir aus der Feder von Professor Dr. Wilhelm Schnyder in Luzern eine eingehende Anleitung zur Anlage der Pfarrarchive. Möge sie reichlich Anwendung finden und allseitigen Nutzen stiften!

Gewiß ist nicht jeder Pfarrer oder sonstiger geistlicher Herr in der Lage, dieses große und nicht billige Quellenwerk persönlich anzuschaffen, aber vielleicht besorgt das auf seine Empfehlung hin eine ihm nahestehende Bibliothek. Manch einer aber, der sich gerne in geschichtliche Studien vertieft und seine freien Stunden damit ideal ausfüllt, leistet es sich doch und spart die 56 Steine an einem anderen Orte ein.

Wer das Werk näher ansieht, wird staunen über die hier aufgewendete Sammeltätigkeit, noch mehr aber über die Ergebnisse der Forschung so vieler Gelehrter, die in den Anmerkungen niedergelegt sind. Das ringt auch dem Nichtfachmann Respekt ab. Dem vor zwei Jahren erschienenen ersten Bande, dessen Hauptbearbeiter T. Schieß in St. Gallen seither leider gestorben ist, wird bald der zweite Band folgen mit den Urkunden seit 1291, also aus einer Zeit, die uns schon näher liegt, als die vorhergehende. Für viele Kirchen und Pfarreien unserer Zentralschweiz werden da die grundlegenden Urkunden zum Vorschein kommen und leicht zugänglich werden. Dabei spielen natürlich auch die weltlichen Urkunden eine große und wichtige Rolle. Denn alle werfen Licht auf die dunklen Wälder der Vorzeit. Noch vielmehr wird das durch die späteren Bände mit den Chroniken und alten Rechtssatzungen der Fall sein, während die Jahrzeitbücher uns zahlreiche Personennamen und Familienzusammenhänge bringen werden.

Für den Berufshistoriker und Fachmann ist diese Publikation ein unentbehrliches Handbuch, nicht wegen seines handlichen Formates, sondern wegen der Häufigkeit, mit welcher er dasselbe zur Hand nehmen muß und kann. Er wird für die Herausgabe dieses Werkes in erster Linie dankbar sein. Inhalt und Ausstattung gereichen den Urhebern und ebenso dem Lande, das es beschlägt, zur Ehre.

Sarnen.

Dr. P. Ignaz Heß O. S. B.

Georg Boner. Das Predigerkloster in Basel von der Gründung bis zur Klosterreform 1233-1429. Diss. phil. Basel 1934. Sonderdruck aus Basler Zeitschrift f. Geschichte und Altertumskunde, 33. Bd. 1934. III S.

Die Erforschung der Geschichte des Predigerordens auf dem Gebiete der Schweiz steht bis heute zurück. Seit L. Sutter die Geschichte der deutschschweizerischen Konvente im XIII. Jahrhundert auf Grund der gedruckten Quellen schrieb (1899), sind freilich wichtige Quellen zur Geschichte des Dominikanerordens in der deutschen Provinz erschlossen worden. Es ist angezeigt, hier auf die zu wenig bekannte, verdienstvolle Reihe der « Quellen und Forschungen zur Geschichte des Dominikanerordens in Deutschland » hinzuweisen. Sie enthält sehr wichtiges Material auch für die Geschichte unserer deutschschweizerischen Konvente. Wir erwähnen die Briefregister verschiedener Generalmagister des Ordens, die Schriften des ausgezeichneten Ordenschronisten Joh. Meyer, bedeutend für die Geschichte der Reformbewegung im XV. Jahrhundert, und möchten insbesondere auch die vorzügliche Arbeit von Prof. P. Gabriel Löhr über die Geschichte der deutschen Provinz im XV. Jahrhundert nicht übergehen (H. 19, 1924). Diese Veröffentlichung ist grundlegend für die Kenntnis und Bewertung der Reformbewegung in der deutschen Provinz. Schließlich müssen wir auch hervorheben, daß der Orden in neuerer Zeit starke Kräfte für die Pflege seiner Geschichte eingesetzt hat. Seit 1931 erscheint jährlich das Archivum Ordinis Fratrum Praedicatorum, die Reihe *Dissertationes historicae*, eine Sammlung von Monographien, und in den *Monumenta und Scriptorum* wurden alte Unternehmungen der Ordensgeschichte neu aufgenommen, alles unter der Führung des historischen Instituts des Ordens in Rom.

P. Gabriel Löhr hat sich bereits um die Geschichte des bedeutenden Basler Klosters verdient gemacht. An seine Forschungen knüpft nun die Arbeit von G. Boner insofern an, als sie die der Reform vorausgehende Epoche behandelt. Damit liegt die zweite Monographie eines deutschschweizerischen Konventes vor. Der Referent nahm die Geschichte des Predigerklosters in Chur zum Gegenstand seiner Dissertation (1931). Die vorliegende Darstellung darf größeres Interesse beanspruchen. Basel war wohl der bedeutendste Konvent der deutschen Schweiz, und überdies fließen hier die Quellen, trotz bedauernswerter Lücken für die Ordensgeschichte, viel reichlicher. Dies zeigt sich schon rein äußerlich. Die zur Besprechung vorliegende Arbeit stellt nur den ersten Teil der gesamten Dissertation dar. Der zweite Teil wird nächstens erscheinen und vornehmlich das innere Leben des Klosters zur Darstellung bringen.

Der Verf. behandelt in 5 Kapiteln die Anfänge (1. K.), Kirche und Klostergebäude (2.), die wirtschaftliche Entwicklung des Konvents (3.), die Klostersgemeinde (4.) und das Verhältnis zum Bischof und zum Pfarrer (5.). Verhältnismäßig dürftig ist die Quellenüberlieferung für die Anfänge des Klosters. Man kann vielfach über Vermutungen nicht hinauskommen. Nicht viel besser steht es um die Baugeschichte, auch wenn hier die Überreste eher Schlüsse erlauben. Der Verf. unterscheidet in Übereinstimmung mit der bisherigen Forschung drei Bauperioden, vermag

aber darüber hinaus mit guten Gründen manche strittigen Fragen zu klären (vgl. z. B. p. 22 inbezug auf die Anlage des Chores), abgesehen davon, daß der Verf. mit größter Umsicht alle Quellenzeugnisse sorgfältig heranzieht und bewertet.

Zeigt sich der Einfluß seines Lehrers († Prof. Dürr) schon im besonderen Interesse, das der Verf. den topographischen Fragen und der Baugeschichte zuwendet, so verleugnet sich dieser Einfluß erst recht nicht in der eingehenden Behandlung der wirtschaftlichen Entwicklung des Konventes, die gründlich, ja peinlich genau dargestellt wird (p. 32-85). Freilich liegt das auch an der Quellenlage, die im allgemeinen für die Kenntnis wirtschaftsgeschichtlicher Vorgänge günstiger ist. Erörtert werden die Grundlagen des klösterlichen Vermögens: Bettel, Almosen und Kirchenopfer, wobei der Verf. seltene Aufschlüsse über Einnahmen aus dem Kirchenopfer zu geben vermag. Mit dem Betteln in Zusammenhang stehen unmittelbar die Terminierbezirke. Ihre Entstehung und Ausdehnung werden geschildert. Basel hatte sich vorab auseinanderzusetzen mit Freiburg i. Br. und Zürich. Die Terminierhäuser und Hospize werden verzeichnet (37 ff.). Sie lagen zumeist im Elsaß und den übrigen nördlich gelegenen Gebieten Basels und stellen den Hauptbesitz des klösterlichen Vermögens dar. Der Klosterbesitz in der Stadt Basel wird topographisch festgelegt, mit Hilfe des einzigartigen historischen Grundbuchs der Stadt Basel. Endlich ist das wirtschaftliche Einzugsgebiet (66 ff.) auf einer Karte festgehalten (s. p. 64 f.), die alles Wichtige erkennen läßt. Aus der Fülle des Dargebotenen kann hier nur wenig herausgehoben werden.

An der Entstehung des klösterlichen Vermögens nehmen die frommen Stiftungen und Vergabungen den größten Anteil. Die Großzahl der Vergabungen fällt in die Jahre 1280-1305. Unter den Wohltätern des Konvents sei genannt W. v. Klingen, der Minnesänger und Stifter des bekannten Basler Klosters Klingental (57). Unter den verschiedenen Vergabungsformen muß hingewiesen werden auf die oft begegnenden Piktanzen, die eine Verbesserung des Tisches durch Zugaben etwa an Wein und Fischen bezweckten und wohl durchwegs als Zeichen der Lockerung der Regelzucht gedeutet werden dürfen. Auffallend sind die wirtschaftlichen Beziehungen zu Städten, die auf eine Häufung der Klosterzinse zurückzuführen sind. Diese erklärt sich wieder aus den Vergabungen reicher Konventualen. Das wirtschaftlich günstige Basler Milieu spricht hier also stark mit. Um 1429 legt das Kloster ein Kapital von 2500 fl. gegen 100 fl. Zins bei der Stadt Bern an (außer Basel, das Kapitalien zu ungewöhnlich günstigen Bedingungen erhält, erscheinen unter den Schuldnern die Städte Isny, Lindau, Biberach, Winterthur, Freiburg i. Ue. u. a., vgl. p. 67 f.). So ergibt natürlich die Vermögensrechnung ein ganz anderes Bild, als etwa bei Chur (69 ff.). 1427 bezog der Konvent z. B. an Zinsen die ansehnliche Summe von 500 lb. 143 fl. einschließlich 121 lb. Kirchenopfer. Die Ausgaben betragen im gleichen Jahr 495 lb. 61 fl. (andere Zahlen s. p. 69. 71). Wirtschaftlich erscheint der Zustand des Konvents vor der Reform (1429) ungünstig. Die Reform brachte auch hierin eine Wendung zum Bessern. Die Verwaltung des Klostervermögens braucht

hier weniger eingehend geschildert werden, da sie in ihrem Aufbau den üblichen Charakter aufweist. Immerhin muß festgehalten werden, daß Laien in der Verwaltung nur in untergeordneter Stellung beteiligt erscheinen und von einer maßgebenden Einflußnahme von Laien in diesem Zeitraume nicht die Rede sein kann. Angesichts des reichen Urkundenmaterials ist es nun bemerkenswert, wie eigentlich kaum Zeugnisse vorliegen, die die Auseinandersetzung mit dem Armutsprinzip des Ordens beleuchten. Der Verf. muß sich nach einigen grundsätzlichen Erläuterungen begnügen, in der wirtschaftlichen Entwicklung aufzuzeigen, daß dieser Grundsatz schon um die Wende des XIII. und XIV. Jahrhunderts durchbrochen worden ist (42 ff.).

Die letzten zwei Kapitel treten weniger stark aus dem Rahmen der sonst behandelten Probleme. Es handelt sich zunächst um die Darstellung der innern Organisation des Klosters, der einzelnen Ämter und ihrer Aufgabenbereiche, um den Bestand an Brüdern, ihre geographische und soziale Herkunft. Gerade in letzterer Hinsicht decken sich die Ergebnisse durchaus mit den allgemeinen Anschauungen. Der Predigerorden kannte keine soziale Ausschließlichkeit, der Hochadel erscheint selten vertreten und der Ministerialadel tritt seit dem XV. Jahrhundert zugunsten der bürgerlichen Kreise zurück. Dieselben Untersuchungen werden besonders auf die Prioren ausgedehnt (von 21 Priestern von 1291-1380 sind 13 geborene Basler, selten stammen die Prioren aus dem eidgenössischen Territorium). Auch das Verhältnis des Konvents zum Bischof und zum Pfarrklerus zeigt wenig Abweichendes von der allgemeinen Entwicklung. Der Gegensatz zum Landklerus ist, genau wie etwa in Chur, grundsätzlicher Natur (das Recht zur Spendung der Sakramente wird bestritten), in der Stadt jedoch dreht sich der Streit vornehmlich um die Leistung der kanonischen Quart. Beachtet werden muß freilich die Tatsache, daß sich auch in Basel trotz allem zahlreiche Vergabungen aus dem Stadt- und Landklerus an den Predigerkonvent nachweisen lassen.

So bildet diese Arbeit nicht allein einen beachtenswerten Beitrag zur engern Geschichte Basels, sondern auch zur Ordensgeschichte der deutschen Provinz. Ihr Verf. legt in ihr ein schönes Zeugnis ab für einen rühmenswerten Fleiß, eine tüchtige Quellenkenntnis und eine überaus genaue Arbeitsweise. Wenn solche Stoffe angesichts der Beschaffenheit der Quellen den Bearbeiter auch zwingen, die Form der Darstellung etwas zurücktreten zu lassen, so entschädigen sie ihn anderseits reichlich durch die Erziehung zu verantwortungsbewußter Arbeit.

O. Vasella.

Heinrich Hostenkamp. Die mittelalterliche Kaiserpolitik in der deutschen Historiographie seit von Sybel und Ficker. Eberings Historische Studien. Heft 255. XXII-253 S. Berlin 1934.

Im Jahre 1934 ließ Friedrich Schneider-Jena eine 50 Seiten umfassende Arbeit erscheinen: «Neuere Anschauungen der deutschen Historiker zur Beurteilung der deutschen Kaiserpolitik des Mittelalters» (H. Böhlau Nachfolger, Weimar). Die Studie wendet sich an weitere Kreise und

bietet natürlich nur einen kurzen Überblick. Etwas später lag die weit umfangreichere Kölner Dissertation von Heinrich Hostenkamp vor. Sie beschränkt sich nicht auf die Führer im Streite, sondern erstrebt und erreicht auch, wie es scheint, Vollständigkeit in der Darstellung der Frage. Zunächst bietet sie eine Übersicht über die historiographische Behandlung der ma. Kaiserpolitik seit der Kontroverse zwischen dem Sprossen einer protestantischen Pastorenfamilie von Sybel und dem katholischen Westfalen Ficker bis Ende 1933. H. weiß, daß er nichts Neues verkündet, wenn er sagt, daß beim Streite Sybels und Fickers der politische und konfessionelle Standpunkt in der damaligen deutschen Frage seine große Rolle spielte, bei Sybel offensichtlicher als bei Ficker. Es ist heute noch recht lehrreich, wenn auch nicht immer erhebend, mit H. zu sehen, welchen Einfluß außerwissenschaftliche Dinge auf die Behandlung der Frage ausüben konnten. Heute noch ist, wie H. im Anschluß an einen Vortrag Heimpels sagt, ein «Chor der Schwärmer» und ein «Gegenchor der Realisten» zu scheiden (S. 56). Allerdings stellt H. fest, daß man jetzt nicht mehr so offenkundig mit dem modernen, rein nationalen Streben als Beweisgrund gegen die italienische Kaiserpolitik auftritt, sondern daß ihre Gegner von der Idee des Staates schlechthin und seinen Notwendigkeiten sprechen wie von Below, oder die Möglichkeit einer klügeren Politik zu beweisen suchen wie Kern, oder wie Fedor Schneider von den Macht- und Verkehrsmitteln eines ganz überwiegend naturalwirtschaftlichen Staatswesens ausgehen. Nach der Übersicht über die historiographische Behandlung der ma. Kaiserpolitik bis auf unsere Tage wendet sich H. den einzelnen Kaisern zu, von Karl d. Gr. bis zu den letzten Hohenstaufen. Die Beweggründe für ihre italienische Politik erscheinen dem Verf. durchaus nicht als töricht. Weltanschauung, Kirchen-, Finanz- und Außenpolitik boten ihnen hinreichende Motive. Er lehnt es rundweg ab, hochmütig eine historische Erscheinung abzuurteilen, die auf einen höchst ehrenvollen Bestand während dreier Jahrhunderte zurückschaut, und den Kaisern des MA vorzurechnen, was sie hätten tun und lassen sollen. H. warnt mit anderen vor dem Grundfehler, bei der Verurteilung der Politik der ma. Kaiser von der Existenz einer deutschen Nation als etwas Gegebenem auszugehen. Nachdrücklich erinnert er mit Heimpel daran, «daß das deutsche Regnum als Inhaber des Imperiums getragen wurde von der Einheit der Jugend und des Anfanges» (S. 130), daß die gewiß unbestreitbaren Gefahren zunächst noch nicht klar sichtbar waren, und daß ein Zurückschrecken davor wirklich nicht die Art der Jugend sei. Daneben verkennt H. keineswegs die Macht der Tradition für die politischen Wege der ma. Kaiser. Jedenfalls lehnt H. es im Anschluß an J. Haller scharf ab anzunehmen, daß acht Generationen von Deutschen politische Narren gewesen seien und der politische Irrsinn einmal 250 Jahre gedauert habe. Indessen gesteht H. den Gegnern der ma. Kaiserpolitik zu, daß den deutschen Kaisern manchmal der Kraftüberschuß für ihre Politik gefehlt habe. Sie hätten für Deutschland nicht unmittelbar so sorgen können, wie etwa Frankreich für sich, und ihre hohe Ziel sei nicht vom Glücke begünstigt gewesen. Er bezweifelt jedoch, ob die Deutschen

vernünftigerweise selbst unanfechtbare Ansprüche preisgeben mußten, weil sie schon Schäden erkannten, die sie wettzumachen hoffen durften. Ging ihnen doch die Kenntnis des Ausganges und die Möglichkeit eines Vergleiches mit der Geschichte anderer Staaten ab, über die wir verfügen, und die uns trotzdem noch lange keine zweifelsfreie Basis bietet für die Beurteilung der ma. Kaiserpolitik.

So dankenswert die ungemein fleißige Zusammen- und Gegenüberstellung der Meinungen in diesen beiden Abschnitten der Dissertation ist, so erfreulich auch die immer wieder angebrachten methodischen Bemerkungen sind, so liegt doch der Hauptwert der tüchtigen Arbeit in den beiden letzten Teilen. Man tritt dem Fleiße und dem Scharfblick des Verf. keineswegs zu nahe, wenn man sagt, daß das Bild unserer menschlichen Unzulänglichkeiten, das er notwendigerweise in seinem Buche entrollt, unbefriedigt läßt und es gebieterisch nach einer Ergänzung durch positive Darlegungen verlangt. Diese bietet uns der Autor dann auch über seine immer wieder hervortretende Kritik hinaus in allgemein gehaltenen Bemerkungen. Scharf scheidet der Verf. so eine « Fragestellung, die sich nur um das, was gefolgt ist, kümmert », von einer Beurteilung « der für Gegenwart und nächste Zukunft gefällten politischen Entscheidungen der deutschen Herrscher in ihrer konkreten Lage » (S. 133). Im dritten Teile der Arbeit hat H. nachdrücklich den Finger darauf gelegt, daß die ma. Verhältnisse vielfach nicht oder nicht ausreichend in Rechnung gestellt wurden, während die modernen allzustark hervorstechen. H. warnt vor einer Überschätzung der Betrachtung der Folgen in ihrer wissenschaftlichen Sicherheit und betont, daß man den Universalismus des MAs, seinen ethischen, christlichen, kirchlichen Charakter, die damals stärker als heute bindende Kraft der Tradition unterschätzt hat, und stellt bezüglich der Beurteilung aus den Folgen die beachtliche allgemeine Frage: in wie weit sind die angeblichen Wirkungen mit Sicherheit als solche zu bestimmen? Ganz richtig stellt er fest: selbst wenn aber die Kaiserpolitik als sichere oder gar alleinige Ursache vorläufiger Teilschäden zu erweisen ist, dann darf man für die weiteren und endgültigen Schäden und den schließlichen Zusammenbruch die anderen möglicherweise hinzutretenden Faktoren nicht vergessen. Bei dem energischen Hinweise auf die Verquickung ferner von jeweiliger politischer Strömung mit der Geschichtschreibung kommt vor allem Georg von Below schlecht weg. Sein Ergebnis faßt H. dahin zusammen: « das ma. universale Kaisertum ist eine im Altertum und dann besonders in der christlichen Ideenwelt so stark verankerte Institution, daß sein Besitz für ein ma. Volk das Höchste darstellte. So fordert es auch von uns Heutigen schon aus diesem Umstand Ehrfurcht, zumal es deutscher Nation war. Dazu ist ... die Politik der damaligen Kaiser als notwendig, bzw. als angemessen anzusehen. Allerdings sind ihr ... wohl neben bedeutsamen guten Folgen mehr oder weniger schlechte Wirkungen mit zuzuschreiben » (S. 239). Hierin sieht H. den Kern des Urteils über die ma. Kaiserpolitik, wozu alle Forscher, wie er optimistisch bemerkt, nach langem Streit endgültig sich bekennen könnten.

Hans Foerster.

Næf, Henri. Bezanson Hugues. Son ascendance et sa postérité, ses amis fribourgeois. (Extrait du *Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève*, t. V, livr. 5.) Genève, A. Jullien, 1934. 239 p. 8°.

Bezanson Hugues a été, avec Philibert Berthelier, son aîné de vingt ans, le père de la combourgeoisie de Genève avec Fribourg et Berne. M. H. Næf avait déjà eu l'occasion de s'en occuper dans son « Fribourg au secours de Genève » (1927), puis dans une conférence faite en 1933 et publiée la même année (« Bezanson Hugues, patriote et homme d'Etat », *Pro Helvetia*, mai 1933, pp. 33-48 ; tirage à part chez J. Privat, Genève). Il consacre ce nouveau volume à établir, au moyen d'études extrêmement minutieuses, certains points indiqués en sous-titre dans son livre. Son but, dit-il, est de fixer quelques inexactitudes et de rectifier une ou deux erreurs essentielles, touchant en particulier l'époque de la naissance de Bezanson Hugues et la date de sa mort, qu'il réussit, à la suite notamment des travaux de Théophile Dufour, à serrer de plus près qu'on ne l'avait fait jusqu'ici.

Bezanson Hugues était né vers 1482, d'une famille émigrée probablement d'Alsace. Il négocia l'alliance de Genève avec Fribourg, qui fut conclue en février 1519. Charles III, duc de Savoie, marcha peu après contre Genève, exigeant la rupture de la combourgeoisie. Appuyé par l'Evêque, le bâtard Jean de Savoie, il réussit, en septembre 1525, à s'installer en ville, de telle sorte que les *Eiguenots*, soit les amis des *Eidgenossen* (les Confédérés, leurs combourgeois) n'eurent qu'à prendre la fuite. Avec d'autres, Bezanson Hugues finit par arriver à Fribourg, sa seconde patrie, qui l'avait déjà naguère, en 1513, reçu comme bourgeois. Ils y furent accueillis en amis. Bezanson multiplia dès lors les démarches pour obtenir, contre le Duc, encore l'appui de Berne, et il réussit à faire sceller, en 1526, un nouveau traité de combourgeoisie de Berne et Fribourg avec Genève — le précédent, avec Fribourg, ayant été annulé par la diète. Il put, en fin de compte, rentrer dans sa ville natale, et y déploya une activité inlassable pour consolider l'indépendance genevoise qui lui tenait tant à cœur. Il réussit, pour un temps du moins, à se rapprocher de l'évêque, Pierre de La Baume, le tout non sans exaspérer, on le comprend, le duc de Savoie, ni sans courir, pour sa propre personne, de continuels dangers.

Fatigué physiquement, il abandonna la lutte en 1531. C'était le moment où la combourgeoisie, du fait que Fribourg demeurait catholique, alors que Berne avait passé à la Réforme, traversait une phase critique. Bezanson Hugues, ami décidé de Fribourg, était resté catholique convaincu : contre M. le pasteur Gaberel, M. Næf partage ici entièrement la manière de voir de M. J.-B.-G. Galiffe, et fournit, à l'appui de cette thèse, des indices significatifs. Il parle de même, assez longuement, du chanoine fribourgeois Pierre Bolard (ou Boulard), l'un des grands artisans de l'alliance avec Genève et, comme dit M. Næf, un adversaire éminent et méconnu de la Réforme. Bezanson Hugues employa ses dernières forces à se rendre sur les bords de la Sarine, pour apaiser Leurs Excellences de Fribourg, qu'indisposaient certaines complaisances témoignées, à Genève, à l'égard du protestantisme naissant. Il mourut, prématurément usé, à la fin de 1532.

Tout le monde saura gré à M. Næf d'avoir, avec une méthode si patiente et si sûre, établi des conclusions qui sont tout à l'honneur du grand patriote genevois et des précisions, d'autre part, que Fribourg et les historiens catholiques enregistreront avec une particulière satisfaction.¹

L. Wæber.

¹ Signalons simplement un point ou l'autre qui nous paraissent discutables. D'abord, bien que l'expression soit fréquente chez nous, il ne faut pas dire (p. 191) « Claude ayant baptisé sa fille Denyse, et Denis la sienne Claudine », mais : « Claude ayant fait donner à sa fille, lors de son baptême, le nom de Denyse ». De plus, le sens attribué, dans cette phrase, au mot « compère » ne nous semble pas exact : on appelait compères le père et le parrain d'un même enfant, ou encore deux personnes qui avaient le même filleul. Dans le testament de Rolet Arnaud (p. 18 et 214) ces « psaumes et vigiles », à dire par six prêtres pendant la cérémonie de ses funérailles, sont l'un des trois Nocturnes et les Laudes de l'Office des morts (*deffontorum* pour *defunctorum*) qui, aujourd'hui encore, se récitent, en particulier lors de l'enterrement d'un ecclésiastique, en général à l'église, *praesente corpore*, avant la messe de requiem. Est-il possible que le testateur ait exigé, à ce propos, la convocation de 400 prêtres ? En tous cas, il aura demandé qu'on remît 15 deniers à ceux d'entre eux qui diraient pour le repos de son âme une messe basse — *submissa* (en un mot, et non pas *sub missa*) *voce celebranti*, c'est-à-dire célébrant à voix basse.

Otmar Doerr. Das Institut der Inklusen in Deutschland. (Beiträge zur Geschichte des alten Mönchtums und des Benediktinerordens, herausgegeben von Ildefons Herwegen O. S. B. Heft 18.) 1934. Münster, Aschendorff. XVI-168 SS. RM. 8.25.

Doerr versucht in seiner Dissertation die Gesamterscheinung des Inklusenwesens und dessen Einwirkung auf die religiösen Strömungen im Mittelalter zu einem einheitlichen Bilde zu gestalten. Er beleuchtet Begriff, Name, Quellen, Literatur und Entwicklung des Inklusentums in Süddeutschland, mit spezieller Berücksichtigung von Regensburg. Er weist nach, wie diese Institution den Charakter der verschiedenen mittelalterlichen Epochen widerspiegelt und mit dem jeweiligen Stand des religiösen Lebens steigt oder sinkt. Wir erfahren, daß im Frühmittelalter das Inklusenwesen nur eine Flucht aus der Unrast des Alltags war, um *solī Deo vacare*, daß aber in spätern Jahrhunderten nicht nur religiöse, sondern auch soziale Gründe — mehr Versorgung als Ascese — Triebfedern der « Einschließung » sind, daß also Verfallserscheinungen sichtbar werden und notgedrungen das Inklusorium sich in ein Monasterium umformen muß. Übrigens war die Institution nicht neu ; entstand sie auch erst im Abendland, so scheint sie doch auf die östlichen Vorbilder des Anachoretentums zurückzugehen, sich aber Klima, Sitte und Einrichtungen des Akzidents anpassend.

Aus dem weitzerstreut liegenden Quellenmaterial setzt Doerr sorgfältig ein farbenreiches Mosaikbild zusammen. Wir sehen, wie neben Klosterinklusen — männlichen und weiblichen Geschlechtes — ein starkes Laieninklusentum aufkommt ; interessant für die Beurteilung der Armut-

bewegung ist seine Herkunft aus dem Adel und dem reichen Bürgertum. Charakteristisch für die Bewegung ist die Einschließung der Mitglieder in eine Zelle auf Lebenszeit, Hauptaufgabe des Opus Dei, d. h. Gottesdienst, Stundengebet und geistliche Betrachtung. Handarbeit soll die Freizeit ausfüllen. Immer mehr tritt im Laufe der Entwicklung der Verkehr mit der Außenwelt in den Vordergrund. Hoch und Nieder, Ritter, Äbte und Bischöfe holen in seelischen und leiblichen Nöten Rat vor den Fenstern der Inclusen. So gewinnt die Institution eine weittragende Bedeutung für das mittelalterliche Volksleben.

Da es sich nicht um eine wohlgeordnete Institution handelt, sondern um eine Erscheinung voll Mannigfaltigkeit und Freiheit in der ganzen Entwicklung, wäre es schwer, das Quellenmaterial für mehr als ein lokal beschränktes Gebiet aufzubringen, darum hält sich Doerr nur an süddeutsche Diözesen. Seine Studie ist ein wertvoller Beitrag zur spärlichen Literatur, die über diese Institution bis jetzt vorliegt.

Sr. *Iniga Feusi.*

Väth Alfons S. J. Die Inder. (*Geschichte der führenden Völker.* 28. Band.) Freiburg i. Br. 1934. Herder. Geheftet 7.60 M., in Leinen 9.40 M., in Halbleder 11,60 M.

Beim Buche von Väth ist wie bei dem von Stulz zu sagen, daß der Verf. den jahrelangen Aufenthalt im betreffenden Land zum gründlichen Studium der Landesgeschichte benützt hat. Das Wunderland Indien bietet eine Fülle des Interessanten, wann und wo wir es auch anfassen mögen. Väth führt uns durch das uralte, mittelalterliche und neueste Indien. Die Geschichte der vielen kleineren und größeren Herrscher verliert sich gelegentlich in allzu minutiöser Verfolgung der Namen und Waffengänge; es dürfte nicht viele Gebildete geben, die wissen, daß im Panjab und im Industal nach dem Tode Alexanders des Großen bis in die Mitte des 1. Jahrhunderts v. Chr. hellenistische Staaten mit griechischen Fürsten bestanden, und daß einer dieser Fürsten, ein Philosoph auf dem Thron, gleichsam ein indischer Marc Aurel, ein Büchlein mit buddhistischen Ideen füllte. Es sind « die Gespräche des Milinda »; Milinda ist der indische Name für Menander. Die philosophischen und damit eng verbundenen religiösen Probleme Indiens werden von Väth mit schöner Klarheit dargelegt, was um so mehr unseren Dank verdient, als es sicher keine Kleinigkeit ist, durch den jahrtausendalten Urwald indischen Denkens einen guten Weg zu bahnen. Die wirtschaftliche, oder sagen wir die kaufmännische Seite kommt zu kurz; namentlich für die neuere Zeit wäre eine nicht allzu knappe Übersicht über Export und Import notwendig; die englischen Interessen an Indien sind vor allem kaufmännischer Natur. Die Charakterisierung der künstlerischen und literarischen Werke läßt kühl.

Am meisten Interesse bieten die Kapitel über die sog. « Indische Frage », über die starke Selbständigkeitsbewegung, die Rolle des Mahatma Gandhi und die Stellung der Engländer zu diesen Schwierigkeiten. Wir konstatieren gerne eine sehr objektive Betrachtung der englischen Politik,

Anerkennung dessen, was die Engländer Positives geleistet haben, und Hinweise auf prinzipielle Fehler. Die ruhige Betrachtungsweise Vätths bringt dem Leser die Überzeugung bei, daß England eine völlige Unabhängigkeit, vorläufig auch eine solche eines Dominion, nicht geben kann und nicht geben darf, im Interesse Indiens selbst; denn das Land ist noch nicht reif dazu. Indien ist eben ein Konglomerat der verschiedenen Rassen, Sprachen, Religionen, sozialen Schichten, die sich sofort gegenseitig bekämpfen würden, wenn nicht die starke Hand des geborenen Herrschers über ihnen läge.

Paul Hildebrand.

Josef Schmidlin. Die katholische Restauration im Elsaß am Vorabend des dreißigjährigen Krieges. VI-330 SS. Kommissionsverlag von Herder u. Co. Freiburg i. Br. 1934.

Josef Schmidlin, bekannt als Geschichtsschreiber der katholischen Missionen und der Päpste des XIX. Jahrhunderts, gibt in diesem Buch eine auf langjährigen Forschungen in den elsässischen und römischen Archiven beruhende Darstellung der Ereignisse und Kämpfe, die in den letzten Jahrzehnten vor dem Ausbruch des dreißigjährigen Krieges eine weitgehende Restauration des Katholizismus in des Verfassers engerer Heimat, im Elsaß, ermöglicht haben. Im vorliegenden Bande wird in der Hauptsache berichtet über den zähen und erbitterten Kampf der beiden Konfessionen, der jeweiligen Mehrheit um ihre Machtpositionen, der Minderheit um ihre Bewegungsfreiheit. In einem weiteren Bande beabsichtigt der Verfasser die notwendige Ergänzung zu diesem Kampfbilde zu geben durch eine Schilderung der innern Reform des elsässischen Katholizismus Schmidlin geht in seiner Darstellung aus vom Straßburger Bischofskrieg, der ausbrach, als im Jahre 1592 einige Straßburger Domherren, die der lutheranischen Reform anhängen, nach dem Tode des Bischofs Johann von Manderscheid den noch nicht 15 Jahre alten protestantischen Markgrafen Johann Georg von Brandenburg zum Administrator des Straßburger Bistums wählten — ein für die verworrenen konfessionellen Verhältnisse höchst bezeichnender Vorgang. Dem Brandenburger stellte die starke katholische Mehrheit des Domkapitels die fähige und über die nötigen militärischen Machtmittel verfügende Persönlichkeit des Kardinals Karl von Lothringen, bisher Bischof von Metz, entgegen. Der von beiden Parteien mit Grausamkeit geführte Krieg um das Straßburger Bistum endigte mit dem Sieg des Kardinals von Lothringen und der Resignation des protestantischen Administrators. Dieser Sieg bedeutete die Rettung des unterelsässischen Katholizismus, der seit langem durch die große Anhängerschaft, welche die Reformation unter dem Adel des Bistums gefunden hatte, und insbesondere durch die protestantische Bürgerschaft des einflußreichen Straßburg arg bedroht war und der nun seinerseits das Vordringen des Protestantismus einzudämmen und teilweise wieder rückgängig zu machen vermochte. Große Verdienste um diese Restauration hat der Nachfolger Karls von Lothringen († 1607) auf dem Straßburger

Bischofsstuhl, der jugendliche Erzherzog Leopold von Österreich, der die Stellung der Kirche durch seinen Eifer für ihre Wiederaufrichtung und auch dank seiner Angehörigkeit zum Kaiserhaus in mancher Beziehung festigen konnte.

Im Hauptteil seines Buches schildert Schmidlin die Kämpfe der beiden Konfessionen in den verschiedenen Städten und Landschaften des Ober- und des Unterelsaß, vorab in Straßburg, wo die fast ganz protestantische Bürgerschaft mit Erbitterung und unablässig gegen die letzten Positionen der Altgläubigen (die Stifter Alt- und Jung-St. Peter, die Frauenklöster, die Kartause und die Niederlassung der Johanniter vor der Stadt) ankämpfte, dann in Hagenau, wo die Katholiken, besonders dank der Tätigkeit der Jesuiten, wieder obenauf kamen und schließlich den Protestantismus überwältigten. In Kolmar kam es zur fast völligen Unterdrückung des katholischen Lebens; aber das spätere Eingreifen Kaiser Ferdinands II. (1627) und der schließliche Übergang an Frankreich führten auch hier zur Rekatholisierung. Mülhausen dagegen fand an den evangelischen Orten der Eidgenossen, mit denen es verbündet war, einen starken Rückhalt und konnte so einer gefährlichen Aufstandsbewegung der katholischen Opposition Herr werden. Im allgemeinen aber war die Lage für den Katholizismus in dem zum Basler Bistum gehörenden Oberelsaß bedeutend günstiger als im straßburgischen Unterelsaß, vor allem dank der Machtstellung der entschieden katholisch gesinnten österreichischen Regierung und des unermüdlichen Glaubens- und Reformeifers des Basler Bischofs Christof Blarer von Wartensee und seiner Gehilfen, deren Wirken mit Recht ausführlich gewürdigt wird.

Der über das lokalhistorische Interesse hinausgehende Wert der Arbeit Schmidlins liegt zweifellos darin, daß sie uns ein Bild gibt über die konkrete Art und Weise, wie die beiden Konfessionen vorzustößen versuchten, etwa in kleineren Städten durch Besetzung der einflußreichen Stadtschreiberstelle durch einen protestantisch Gesinnten (ein genügend ausgebildeter katholischer Anwärter war oft nicht vorhanden), katholischerseits durch Bestellung tüchtiger Jesuitenprediger, auch dadurch, daß die städtische Schule ausschließlich im Geiste der Mehrheit betrieben und die Kinder der Minderheit gezwungen wurden, den Religionsunterricht des andersgläubigen Lehrers zu besuchen. Schmerzlich waren für die Vorkämpfer der katholischen Reform die Widerstände, auf die sie in den eigenen Reihen stießen. So wurde die Reformtätigkeit Blarers vielfach gehemmt durch die unbeugsame staatskirchliche Einstellung der vorderösterreichischen Regierung zu Ensisheim, manchmal auch durch bedenkliche sittliche Mißstände im eigenen Klerus. Ergänzt wird schließlich das Bild dieses oft so skrupellos mit den brutalsten Machtmitteln, auch unter Verletzung bestehender Gesetze, geführten Religionskampfes durch den Einblick, den Schmidlin am Schluß in die literarische Konfessionspolemik gibt, die in Bezug auf Grobheit und blinden Fanatismus besonders anläßlich des Lutherjubiläums von 1617 ein kaum mehr zu unterbietendes Niveau erreichte. Umsomehr hoffen wir in absehbarer Zeit von Schmidlin die Darstellung der positiven Reform- und Aufbauarbeit, welche die im Konzil

von Trient erneuerte Kirche im Elsaß geleistet hat, zu erhalten. — Das Buch ist im Ganzen sachlich und nach beiden Seiten gerecht geschrieben ; daß auf der protestantischen Seite sozusagen nur der Kampf gegen « Papisten » und « Jesu-wider » sichtbar wird und nicht auch die dort lebendigen wirklich religiösen Kräfte, ist durch das Thema bedingt. Von den etwas häufigen Druckfehlern ist als irreführend zu korrigieren : S. 52 Sieg der Reformation in Basel 1529, nicht 1592 ; S. 188 oberste Zeile muß es heißen : Das kernkatholische Land (nicht Städtchen). Das Bild der im Buche geschilderten Kämpfe hätte an Klarheit gewonnen, wenn an den Anfang des Ganzen ein knapper zusammenfassender Überblick über Entstehung und Ausbreitung des elsässischen Protestantismus seit Beginn der Reformation gestellt worden wäre.

Georg Boner.

Kurt Guggisberg. Das Zwinglibild des Protestantismus im Wandel der Zeiten. Quellen und Abhandlungen zur schweizerischen Reformationsgeschichte, VIII. Bd. Leipzig, Verlag M. Heinsius Nachf., 1934. 245 S. Mk. 9.60.

Das vorliegende Buch ist aus einer Dissertation der Universität Bern entstanden, was nicht übersehen werden darf. Es wird schwer sein, zu sagen, worin der Verf. das Hauptziel seiner Arbeit erblickt hat. Ob er die Persönlichkeit Zwinglis, die nach seiner Meinung weit unterschätzt wird, schärfer ins Licht rücken oder ob er bisherige Forschungsergebnisse zu einer umfassenden Historiographie über Zwingli erweitern wollte. Nach der Vorrede wäre der erste Gedanke leitend gewesen, verwirklicht wurde aber ohne Zweifel die zweite Absicht. Die Einleitung läßt die Zielsetzung tatsächlich nicht deutlich genug erkennen. Was der Verf. hier sagt, ist zudem etwas emphatisch. Die Bedeutung Zwinglis steht gewiß außer Frage ; über das Ausmaß dieser Bedeutung aber können wir mit dem Verf. kaum rechten. Indessen scheint K. Guggisberg Zwingli und Zürich wirklich zu wenig vom weltgeschichtlichen und zu sehr vom engern schweizergeschichtlichen Blickpunkt aus zu sehen (vgl. die Urteile, p. 1 f.). Man kann sich des Eindrucks nicht erwehren, daß der Verf. sich überhaupt stark in Verteidigungsstellung sieht. Er will das Urteil des Protestantismus über Zwingli in den verschiedenen Epochen aufzeigen ; damit verbindet er gleich die Absicht, aus diesen Urteilen Zwinglis Größe zu begründen. Er betont, wie sehr die Wertung einer Persönlichkeit geschichtlich bedingt ist, erhebt aber selbst den Anspruch, das Bild Zwinglis von früheren Einseitigkeiten und Verzeichnungen zu befreien und das Verständnis des Reformators erheblich zu fördern, das alles, obwohl er die Möglichkeit einer objektiven Darstellung im Sinne der Forderung Rankes leugnet (p. 4 f.). Ohne fühlbare Widersprüche geht es hier also nicht ab.

Der Verf. will sich auf das protestantische Urteil beschränken. Er bezeichnet es als eine nicht gerade ersprißliche Arbeit, die katholischen Urteile zu behandeln (p. 6). Gewiß eignet sich das katholische Bild nicht in seinem ganzen Umfang zu einer Darstellung so wenig wie die prote-

stantischen Urteile über den mittelalterlichen Katholizismus u. ä. gültig sind. Hätte jedoch der Verf. seinen Gegenstand zeitlich begrenzt, was überhaupt u. E. wünschenswert gewesen wäre, und die genannte Unterlassung nicht begangen, so würde er seine Aufgabe sicherlich vertieft haben, und es würde nicht das Gefühl aufkommen, als ob er eine bestehende Klippe einfach umgehen wollte. Vielleicht wäre ihm auch die katholische Forschung zu Dank verpflichtet worden.

K. Guggisberg behandelt seinen Stoff in 8 Kapiteln (Reformationszeit, Orthodoxie, Pietismus, Aufklärung, deutscher Idealismus, die nationale Erhebung und Einigung der Schweiz im XIX. Jahrhundert und die Geschichtsschreibung bis 1850, die drei theologischen und kirchlichen Richtungen des XIX. Jahrhunderts, von 1870 bis auf unsere Zeit), seine Darstellung kennt also zeitlich keine Einschränkung. Daß K. Guggisberg bei seiner Gliederung ohne eine gewisse Willkür nicht auskommen kann, erscheint verständlich. Wir sind aber überrascht über die dürftige Charakteristik der einzelnen Epochen, die doch Grundlage für die Erklärung der Wertung Zwinglis hätte bieten sollen. Daraus erklärt es sich auch, daß man nur mühsam allgemeine wesentliche Linien aus seiner Darstellung gewinnen kann, daß der Leser in den fleißig zusammengetragenen historiographischen Materialien unterzugehen droht. Direkte Unklarheiten verwirren. Man lese z. B. den Satz p. 93: « Diese (nämlich die Reformation) ist aus tief religiösen Motiven entsprungen, die Aufklärung dagegen ist eine mehr weltanschaulich und wissenschaftlich gerichtete Bewegung. » (Man vergleiche zu den hier gemachten Ausführungen etwa auch die Charakteristik des deutschen Idealismus, p. 135.) Der Zusammenhang zwischen Aufklärung und Idealismus dürfte überhaupt enger sein, als er hier den Anschein hat.

Es ist uns im übrigen unmöglich, auf alle Einzelheiten einzutreten. Nach unserem Empfinden sind die Kapitel in ihrem Wert ziemlich ungleich. Am unbefriedigendsten scheint uns gerade das 1. Kapitel über die Reformationszeit. Der Verf. ist hier kaum über schon vorliegende Einzeluntersuchungen und Forschungsergebnisse hinausgekommen. Er hat es versäumt, tiefer zu dringen, weil seine Aufgabe zu weit gespannt war. Man hätte mit Recht erwarten können, daß nicht nur in einseitiger Weise die Chronisten behandelt, sondern auch die Briefsammlungen verwertet worden wären. Es gibt in ihnen manches Brauchbare (vgl. etwa Tr. Schieß, Briefwechsel der Brüder Ambr. und Th. Blaurer, I, 325). Das hätte allerdings in möglichst umfassender Weise geschehen müssen und dann hätte der Verf. jene Humanisten nicht umgehen können, die sich für den alten Glauben entschieden hatten. Ebenso schmerzlich empfindet man aber den Mangel sicherer historiographischer Unterlagen. Unzweifelhaft erscheinen manche von den überlieferten Wertungen der zürcherischen Geschichtsschreibung erschüttert (vgl. p. 11 n. 1, L. Weisz, Joh. Stumpf, zit. p. 12 n. 1, p. 6 ff. zu Bullingers Wertung als Geschichtsschreiber. Zu p. 16 f. hätte F. Vetter, Schweiz. Reformationslegenden, Zeitschrift für Schweiz. Geschichte, III (1923) nicht übersehen werden dürfen). Es gibt hier unklare Sätze (vgl. p. 21, Z. 5) und peinliche Urteile (p. 22: « Nicht

kompetent ist Bullinger im Urteil da, wo er Zwingli nicht gewachsen ist: in der Politik, im philosophischen Denken und in der ganzen Wucht und Kraft der Persönlichkeit», vgl. auch p. 8 unten u. p. 16). Solche Aussagen nötigen zum Schluß, daß der Verf. sich anmaßt, zutreffender zu urteilen als selbst ein hervorragender Zeitgenosse. Die Erklärung, die der Verf. für die Haltung Bullingers gibt, ist zum mindesten unzureichend. So liest man diese Darstellung mit durchaus gemischten Gefühlen. Gutes und völlig Unhaltbares reiht sich aneinander. Das gilt ebenso von den folgenden Ausführungen, wenn auch nicht im gleichen Maß. (Zu Luthers Verhältnis zu Zwingli s. jetzt auch H. A. v. Bakel, Zwingli oder Luther, Zeitschrift für Kirchengeschichte 1933, Bd. 52, 237 ff.) Die Parteistellung kann der Verf. nicht überwinden, wenn er von Calvin spricht (vgl. besonders p. 37, dazu auch p. 14).

Bullinger leitet das 2. Kapitel: Orthodoxie ein. Die theologische Haltung Bullingers gibt dem Verf. den Schlüssel zur Erklärung, warum die Orthodoxie kein richtiges Verhältnis zu Zwinglis Theologie finden konnte. Eine ganze Reihe von Biographen und Geschichtschreibern werden behandelt, u. a. Joh. Jak. Breitinger, J. Heinr. Hottinger. Die Urteile des Verf. vermögen auch hier, trotz mancher guter Einsichten, nicht immer zu befriedigen (s. z. B. p. 49 die Bewertung Hottingers). Seinen einseitigen Standpunkt verleugnet der Verf. auch sonst nicht (s. p. 73, dazu P. Wernle, Das Verhältnis der schweizerischen zur deutschen Reformation. Basler Zeitschrift für Geschichte und Altertumskunde 1918, XVII, der die erörterte Haltung Zwinglis zu Luther anders beurteilt als Guggisberg).

Im ganzen genommen bleibt das bisher Gesagte charakteristisch für die Arbeitsweise des Verf. Unter den einzelnen Kapiteln wird Schriftsteller für Schriftsteller behandelt, Theologe wie Kirchenhistoriker, und zu zeigen versucht, wie die zeitgeschichtliche Bedingtheit auch das Urteil über Zwingli umformt. Wir wollen nicht übersehen, daß der Verf. eine Fülle von Material vereinigt und vieles Beachtenswerte beibringt, das zeigt, wie sehr manche neueren Anschauungen schon von früheren Historikern vertreten worden sind (wir verweisen z. B. auf Joh. v. Müllers Auffassungen, p. 105 f.). Wir möchten auch keineswegs behaupten, daß alle und jede Kritik des Verf. unberechtigt wäre, aber immer wieder muß man subjektivistisch gefärbten Urteilen begegnen, die die Geschlossenheit der Darstellung stören (vgl. als Beispiel wieder p. 156 ff., 184, 191). Das erklärt sich eben daraus, daß der Verf. nicht einzig eine Historiographie bieten wollte, sondern selbst eine neue Wertung Zwinglis beabsichtigte. Umso schwächer wirkt darum das letzte Kapitel.

Den Abschluß des ganzen Buches bildet nämlich im wesentlichen eine Bibliographie der neueren und neuesten Zwingliforschung, deren Bewertung nicht sehr vertieft ist. Der Verf. spricht hier auch von Jak. Burckhardt, der sehr schlecht wegkommt. Wir wissen nicht, ob dem Verf. die Kritik W. Köhlers (Neue Zürcher Zeitung v. 3. II. 1930, Nr. 249) bekannt war. Seine Kritik deckt sich hier weitgehend mit jener Köhlers. Nur besteht der Unterschied darin, daß Guggisberg die positiven Seiten

an Burckhardts Bewertung völlig unterdrückt. Und überdies: will man J. Burckhardt jegliche Kompetenz zu einem Urteil absprechen? Bloß, weil er Janssen und Döllinger gekannt hat?

Als Ganzes genommen imponiert die Arbeit durch ihren Fleiß, durch den Reichtum des Materials, aber wir können ihr die Kritik nicht ersparen, daß sie in mehr als einer Hinsicht eine tiefere Durchdringung des Stoffes vermissen läßt, vielleicht, weil die Karthothek bei ihrer Entstehung eine zu große Rolle gespielt hat. Man nimmt Abschied von diesem Buch mit der Überlegung, worin denn die Voraussetzungen Guggisbergs für *seine* Auffassung Zwinglis liegen, eine Frage, über die man leider zu wenig Klarheit gewinnt.

O. Vasella.

Dr. Marcus Antonius van den Oudenrijn O. P., Professor der Universität Freiburg i. d. Schweiz: Kanon srpoi Dominikosi Chostovanochin (transkribiert aus dem Armenischen des Titels) = **Das Officium des hl. Dominikus des Bekenners** im Brevier der « Fratres Unitores » von Ostarmenien. Institutum historicum fratrum praedicatorum. Romae ad s. Sabinam 1935.

Pater Professor Dr. Oudenrijn, der durch ausgezeichnete Kenntnis der armenischen Sprache hervorragt, hat hier mit enormem Fleiße und großer Genauigkeit in einem ziemlich umfassenden Werke von 192 großen Seiten aus verschiedenen Handschriften armenische Übersetzungen des von den Dominikanern zu Ehren ihres Stifters gebrauchten Officiums herausgegeben. Die Sache hängt damit zusammen, daß es seit dem XIV. Jahrhundert eine ganz an den Dominikanerorden angelehnte Gemeinschaft der sogen. « Unitoren » (selber Armenier von Ursprung) gab, die es sich zur Aufgabe gesetzt hatte, die Armenier Großarmeniens zur Union mit Rom zu führen. Sie schlugen dabei den, wie auch Pater Oudenrijn zugibt, ganz verfehlten Weg ein, dies mittelst vollkommener Latinisation zu erstreben, d. h. die armenische Sprache sollte bleiben, aber es sollte alles nur Übersetzung abendländischer Riten, bei ihnen also des Dominikanerritus, sein. Schon vor ihnen hatte man unter den Armeniern, die das kleine Königreich Cilicien besaßen und oft in freundschaftlichen Beziehungen zu den Kreuzfahrern standen, Übersetzungen römischer Kirchenbücher verbreitet, und eine Menge von Latinismen waren in den armenischen Ritus eingedrungen, die noch heute bei allen Armeniern, sei es Unierten, sei es Nichtunierten, im Gebrauche geblieben sind. Aber diese Unitoren wollten noch weiter gehen und eine vollständige Latinisation herbeiführen. Im XVI. Jahrhundert hörten die Unitoren vollkommen auf, selbständig zu existieren, und wurden vom Dominikanerorden absorbiert, der nunmehr eine eigene armenische Provinz von Naxivan hatte.

Die Arbeit scheint freilich nur für den Dominikanerorden von größerem Interesse zu sein. Insofern allerdings verdienen die armenischen Übersetzungen eine gewisse Beachtung, als sie sich bestreben, die lateinischen Verse des Dominikusofficiums in armenischen Reimversen wiederzugeben. Die Armenier des Mittelalters hatten eine außerordentliche Vorliebe für Reime, die uns auf Schritt und Tritt in armenischen Dokumenten begegnen. Auch für die Geschichte des lateinischen Originals sind diese Übertragungen

nicht ohne Belang. Endlich dient die Veröffentlichung solcher Übersetzungen auch der Kenntnis der armenischen Sprache der betreffenden Periode, und insbesondere der größeren Klarstellung der Frage, ob wirklich die « Unitoren » besondere Schuld an der Korruption der armenischen Sprache trugen oder nicht. Meiner Ansicht nach hätte der Verfasser es sich ersparen können, in Anmerkungen auf so zahllose Fehler und Verschiedenheiten der von ihm benützten Handschriften hinzuweisen, was sehr ermüdend wirkt. Seite 179 spricht Pater Prof. Oudenrijn davon, gewisse Gedächtnisse armenischer oder wenigstens östlicher Heiliger würden nach ihren armenischen Daten gefeiert. Das ist insofern nicht ganz exakt, als im armenischen Gottesdienst alle Heiligengedächtnisse bewegliche Festtage sind, und nur ganz wenige Festtage des Herrn an bestimmte Monats- tage des Jahres gebunden sind. Dagegen gibt es wohl gewisse armenische « Synaxarien » aus alter Zeit, in denen die Heiligen nach Monatstagen verzeichnet stehen. Falls diese Bücher je eine liturgische Bedeutung irgendwelcher Art gehabt haben und nicht bloße literarische Produkte waren, waren sie nur Kalender, ähnlich dem römischen Martyrologium, doch haben die Armenier niemals an den dort angegebenen Tagen ihre Gedächtnisse gottesdienstlich begangen.

Dr. Max, Herzog zu Sachsen.

C. Wittmer. L'Obituaire des Dominicains de Colmar. Etude critique du manuscrit précédée d'une notice sur le couvent de Colmar. Deuxième partie : Texte. (Publications de la Société savante d'Alsace et de Lorraine, fasc. 4.) Strasbourg 1935.

M. Wittmer a complété son étude sur l'Obituaire des Dominicains de Colmar (cf. *Revue d'histoire ecclésiastique suisse*, t. XXIX, p. 151) par l'édition intégrale du manuscrit comprenant un double calendrier, avec indication des anniversaires à célébrer ; le premier date de la fondation du couvent, le second fut commencé vers 1300. On y trouve encore une notice sur le couvent des Unterlinden, une lettre de Raymond de Capoue à Conrad de Prusse ; elle avait déjà été publiée, et d'après un meilleur texte, par le P. Cormier ; l'auteur a corrigé ici ce qu'il avait avancé à son sujet dans l'*Introduction* (p. 24-25). A signaler encore une relation de l'établissement de la Confrérie du Rosaire à Colmar, des actes de confraternité spirituelle avec les couvents des Dominicains de Strasbourg et de Guebwiller, puis quelques notes détachées.

Le texte de l'Obituaire est d'ordinaire rédigé en latin, mais avec des passages en allemand ; l'éditeur l'a reproduit en insérant la pagination du manuscrit ; il est regrettable qu'il ait commis de nombreuses fautes de lecture ; dans une seule page (206-207), pour ne citer qu'un exemple, on peut en relever trois ou quatre ; pourquoi écrit-il toujours *y* au lieu de *ij* (monastery, beneficium, pyssimam) ? L'annotation en principe est conforme aux règles posées par A. Molinier (*Les Obituaires...* p. 100) et comporte l'identification des noms de personnes et de lieux ; mais ici dans l'application il y a bien des lacunes. Une table des noms termine le volume. Un petit glossaire des termes latins et allemands moins usuels eût été le bienvenu.

A.-M. Jacquin.

Scriptoria Medii Aevi Helvetica — Denkmäler schweizerischer Schreibkunst des Mittelalters. 1. Lief. **Schreibschulen der Diözese Chur**. Herausgegeben von **Dr. A. Bruckner**, Basel. Druck und Verlag Roto-Sadag A.-G., Genf. 1935. 94 S. und 48 Tafeln.

Albert Bruckners Plan einer Herausgabe der *Scriptoria Medii Aevi Helvetica* wurde von Fachgelehrten verschiedener Nationalität auf das lebhafteste begrüßt und seine Ausführung von den interessierten Kreisen mit Spannung erwartet. Versprach man doch eine Geschichte sämtlicher geistlichen Bibliotheken der mittelalterlichen Schweiz und des Ober-Elsasses auf Grund des gesamten erreichbaren gedruckten und ungedruckten Materials, eine in der Hauptsache auf das Originalmaterial gestützte Darstellung der Entwicklung von Schreib- und Malschulen des gleichen Gebietes und der gleichen Zeit; dazu ein möglichst vollständiges beschreibendes Inventar sämtlicher in Betracht kommender mittelalterlichen Handschriften und Fragmente; und nicht zuletzt ein Tafelmaterial von etwa 1000 Abbildungen, die einen geschlossenen Überblick über die Entwicklung der Schreib- und Buchkunst der Schweiz ermöglichen sollten. Nun legt Albert Bruckner den ersten Band — *Schreibschulen der Diözese Chur* — vor, Christian Hülsen und Luigi Schiaparelli gewidmet. Sein Textteil hebt an mit der «älteren Entwicklung der Schrift in der Diözese Chur» und verbreitet sich damit über eine Schriftprovinz höchst interessanter Art, so kümmerlich auch die Reste sind, in denen ihre Erzeugnisse auf uns gekommen sind, so spät sie einsetzen — erst seit der Mitte des achten Jahrhunderts — und so kurz die Lebensdauer einer eigenständigen Schrift dieses Bezirkes war. Für die Zeit, die vor der durch ihre Zeugnisse erhellen liegt, nimmt A. B. mit guten Gründen die Verwendung einer Kursive an, die der in Norditalien gebrauchten sehr nahe stand und vielleicht nur eine durch ihre Sonderentwicklung lokal gefärbte Gruppe innerhalb des Verbreitungsgebietes der norditalienischen Schrift war. Diese Annahme findet eine Stütze in den Überresten der ältesten churrätischen Schriftdenkmäler. Sie lassen noch deutlich genug erkennen, wie sich ihre Schrift aus einer der norditalienischen Kursive verwandten Kursivminuskel unter dem Einflusse von Unziale und Halbunziale zur Minuskel entwickelt hat. Diese vorkarolingische Minuskel eigenster Prägung spiegelt die verschiedenartigsten Einflüsse wieder. In den ersten Jahrzehnten des neunten Jahrhunderts indessen verliert sie ihr Eigenleben und teilt das Schicksal, das alle abendländischen Schriften traf: sie unterlag der siegreich vordringenden karolingischen Minuskel. Aber noch bis in die zweite Hälfte des neunten Jahrhunderts hinein behaupten sich gewisse Eigentümlichkeiten in den Abkürzungen und in den Ornamenten, bisweilen auch im Duktus, alles Hilfsmittel für eine Unterscheidung von gleichzeitigen Schreiberzeugnissen anderer Gegenden. Die ältere churrätische Schrift, d. h. die aus der Kursive zur Frühminuskel entwickelte Schrift, wird in nur wenigen Handschriften und Urkunden geboten. Die Belege für die jüngere churrätische Schrift, eine hochentwickelte vorkarolingische Buchminuskel, setzen hauptsächlich um 800 ein. A. B. bespricht eingehend ihre paläographischen und

in einem eigenen Abschnitte ihre Abkürzungseigentümlichkeiten, von denen letztere trotz ihrer Wichtigkeit für die Charakterisierung der Schrift bisher unbeachtet geblieben sind. Die Buchmalerei dagegen behält B. einer besonderen Betrachtung vor. Im zweiten Textteile geht B. auf die Geschichte der geistlichen Bibliotheken in der alten Diözese Chur ein. Hier muß der Verfasser feststellen, daß die Überlieferung der handschriftlichen Denkmäler seines Bezirkes beispiellos bruchstückartig ist, sich als völlig trümmerhaft darstellt. Infolgedessen beschränkt sich B. darauf, die Bibliotheksgeschichte derjenigen Stätten zu beschreiben, von denen sich Handschriften oder Nachrichten von Bücherei und Schreibstube erhalten haben, und verzichtet mit Recht auf die übrigen. Wie dürftig aber auch bei den in den Kreis der Betrachtung gezogenen das Quellenmaterial ist, ergibt sich deutlich aus den einzelnen Abschnitten. Die hier gebotenen Literaturangaben beschränken sich vernünftigerweise auf die neueren Werke. Betrachtet werden: Domkirche und Domkapitel in Chur, St. Luzius und St. Nikolai dortselbst, Churwalden, Disentis, Kazis, Münster, Müstail, Pfävers, Schännis, Weesen. Das im dritten Teil nach der alphabetischen Reihenfolge der Standorte gegebene Handschriftenverzeichnis versucht wohl zum ersten Male, die mittelalterlichen Handschriften der geistlichen Anstalten des Bistums Chur zusammenzustellen, und bringt alle bei einer solchen Beschreibung erforderlichen Angaben. Die Ausführung der 48 Tafeln mit ihren 128 wundervollen Abbildungen der verschiedenen Schriften, wichtiger Miniaturen und zweier Einbände wird allen Ansprüchen gerecht und gereicht der Roto-Sadag zur höchsten Ehre. Schönheitsfehler hervorzuheben, die dem Werke noch anhaften, wäre angesichts seines hohen Gesamtwertes kleinlich, zumal sie bei den weiteren Bänden bestimmt wegfallen werden. Hoffentlich findet die schöne Publikation ihren baldigen Fortgang und die verdiente Verbreitung.

Hans Foerster.

De Raemy, Tobie. L'Emigration française dans le canton de Fribourg. 1789-1798. (Archives de la Société d'histoire du canton de Fribourg, t. XIV.) Fribourg, Fragnière, frères, 1935. 528 p. 15 fr.

M. T. de Ræmy déclare dans sa préface avoir été blessé dans son amour-propre de Fribourgeois par les appréciations portées sur le gouvernement de Fribourg, dans leurs mémoires, par quelques émigrés de la Révolution française. D'autres de nos hôtes, des ecclésiastiques, ont, au contraire, rendu hommage à l'hospitalité rencontrée dans notre pays. Afin de pouvoir porter un jugement solidement appuyé sur les textes et, n'hésitons pas à le dire, définitif, l'auteur a demandé aux archives, aux registres notariaux en particulier, tout ce qu'il était possible d'en extraire sur le compte des déportés et des émigrés ayant vécu dans le canton de Fribourg pendant les dix années de la Révolution. Il a entrepris en outre de multiples démarches destinées à lui permettre d'identifier les nombreux personnages rencontrés au cours de ses recherches et de compléter leur biographie. L'enquête a été menée avec la rigoureuse minutie qu'on était en droit d'attendre

de l'archiviste cantonal de Fribourg, et il l'a poursuivie encore, au cours des vingt ans qui ont suivi l'achèvement de son travail. C'est dire qu'il sera bien difficile non seulement de prendre l'auteur en défaut mais même de le compléter.

M. de Ræmy étudie successivement l'arrivée chez nous des victimes de la Révolution, leur vie religieuse, leurs occupations, leurs relations sociales, leurs souffrances, la générosité des Fribourgeois à leur égard ; enfin, après un chapitre consacré aux émigrés que la mort enleva dans notre pays, il raconte le départ des exilés, à partir de 1795, mais surtout au cours des premiers mois de 1798. Son livre est évidemment bourré de détails ; mais ceux-là s'en plaindront qui veulent tomber d'emblée et sans efforts sur des conclusions toutes faites, alors que seules frappent le lecteur et demeurent dans son esprit les vues d'ensemble qu'il dégage lui-même des faits que l'historien lui met sous les yeux. Ce n'est pas à dire que plusieurs énumérations n'auraient pas pu être abrégées, ni certaines déclarations écourtées, au chapitre XI en particulier, qui reproduit des rétractations (formulées au surplus en termes parfois exagérés) de prêtres qui avaient prêté naguère, en France, le serment exigé par l'Assemblée législative.

Les chapitres qu'on goûtera le plus, parce que plus vivants, sont, d'une part, celui qui, complétant une étude de M. Victor Pierre parue en 1896, retrace l'établissement à Fribourg de la « Commanderie », sorte d'asile, avec table commune, pour ecclésiastiques émigrés, créée à la commanderie de Saint-Jean grâce à l'initiative du vicaire général de Cambrai, l'abbé Henri-Gabriel de Montrichard. Plus captivant encore est le chapitre consacré aux établissements religieux ouverts dans le canton de Fribourg, pendant les années révolutionnaires, par des moines chassés de France. La plus grande partie de ces pages est réservée à Dom Augustin de Lesrange, cet extraordinaire réalisateur qui, à trois reprises, introduisit les Trappistes dans les murs de la Valsainte, Chartreuse que le Gouvernement de Fribourg avait supprimée en 1777.

M. de Ræmy s'inscrit en faux contre ce jugement de Rohrbach (*Histoire universelle de l'Eglise*, t. XXVII, pp. 497 sq.), distinguant entre l'émigration ecclésiastique et religieuse qui fut, à peu d'exceptions près, édifiante, et l'émigration nobiliaire et royaliste qui, dans sa majorité, se montra au contraire irrégulière et immorale. On fait aujourd'hui, d'ordinaire, une distinction entre la noblesse partie de France tout au début de la Révolution, en 1789, et qui, à l'étranger, en Allemagne notamment, fut loin d'avoir été toujours édifiante, et celle qui ne s'expatria qu'au dernier moment, en 1792, et dont l'attitude fut tout autre. L'auteur ne nous dit pas ce qu'il pense de cette distinction. Il concède l'existence d'idées perverses et d'écarts de conduite chez certains membres de la domesticité des émigrés et parfois aussi chez leurs maîtres. Il effleure encore le même sujet à la page 446, mais ne dissimule pas qu'il ne veut pas s'y arrêter. Conformément, par contre, à l'idée énoncée dans les premières lignes de la préface, il est préoccupé toujours de justifier Leurs Excellences de Fribourg, soulignant avec raison que notre gouvernement, comme celui

d'ailleurs des autres cantons, tout en semblant parfois élever la voix et obéir à Napoléon — ainsi dans l'affaire des Trappistes — éprouvait au fond, à l'égard des émigrés, des sentiments de réelle et effective pitié. Les mesures, restrictives ou dures en apparence, qu'il dut prendre à certaines reprises étaient rendues nécessaires par les difficultés économiques résultant de la présence dans notre pays de tant de bouches nouvelles. Elles ne furent portées qu'à contre-cœur et exécutées seulement à demi. L'auteur fait remarquer avec beaucoup de raison — les rapprochements auraient même pu être multipliés — que Pie VI se heurta aux mêmes difficultés dans les Etats de l'Eglise, surpeuplés, eux aussi, d'exilés, et qu'il dut se résoudre à prendre des mesures analogues. On n'hésitera pas, du moins, à reconnaître que M. T. de Ræmy a lavé le canton de Fribourg du reproche que quelques-uns ont cru devoir lui adresser. Il fait, à la page 242, cette remarque très juste : « La charité fribourgeoise est quelque peu grondeuse de sa nature ; elle a des délicatesses qui touchent et des rudesses qui étonnent. Malgré ses imperfections, elle se soutint jusqu'au bout à l'égard des exilés. » Elle a certainement mérité les félicitations que Pie VI, par bref du 20 avril 1793, envoya à l'Avoyer et au Conseil de Fribourg, pour les remercier, et avec eux la Suisse tout entière, de leur générosité envers les malheureuses victimes de la Révolution.

L. Wæber.

Mittler Otto. Kirche und Klöster. Lieferung IV (S. 265-352) der aargauischen Heimatgeschichte, hrg. von Dr. Hektor Ammann und Dr. Otto Mittler. Verlag H. R. Sauerländer & Co. Aarau 1935.

Im Rahmen dieser auf wissenschaftlicher Grundlage aufgebauten, an weitere geschichtsfreundliche Kreise sich wendenden Heimatgeschichte gibt Mittler eine Darstellung der Kirchengeschichte des Aargaus von der römischen Zeit bis zum Ausgang des Mittelalters. Die Bedeutung, welche dieser Gegend in den letzten Zeiten des Römerreiches als Grenzland zukam, brachte es mit sich, daß der Aargau damals Sitz zweier Bischöfe war, desjenigen von Windisch und des von Kaiseraugst, deren Sprengel einen großen Teil der heutigen Schweiz umfaßten. In Windisch und Kaiseraugst, wo das Christentum trotz des Vordringens der Alemannen und des Zusammenbruchs des Römischen Reiches weiterlebte, haben wir die ältesten aargauischen Gotteshäuser vor uns. Aber ihre Bischöfe verließen schon früh den aargauischen Boden. Der von Windisch siedelte, als 561 das Frankenreich geteilt worden war, nach Avenches und später nach Lausanne über. Windisch selbst kam bei der Teilung zum Osterreich und damit kirchlich zu dem bald darauf neu gegründeten Alemannenbistum Konstanz. In Windisch begegnen noch später vereinzelt sogenannte Chor- oder Hilfsbischöfe. Der Bischof von Augst verlegte seinen Sitz zu Beginn des VII. Jahrhunderts nach dem sicherer gelegenen Basel. Die Christianisierung der Alemannen läßt sich auch im aargauischen Gebiet im Einzelnen nicht verfolgen. Daß sie aber auch hier im Laufe des VII. Jahrhunderts starke Fortschritte gemacht hat, kann vor allem

aus der zweiten Fassung des alemannischen Rechts (um 715) geschlossen werden. In karolingischer Zeit treten dann allmählich die ältesten mittelalterlichen Kirchengründungen ins Licht der Geschichte : Möhlin, Herznach, Zofingen, Muri, vor allem Zurzach, wo seit etwa 800 über dem Grabe der hl. Verena ein benediktinisches Doppelkloster bestand, das Anfang des IX. Jahrhunderts mit der Abtei Reichenau eine Gebetsverbrüderung einging und 888 diesem Kloster unterstellt wurde. Später, nachdem das Frauenkloster eingegangen war, wurde aus dem Männerkloster ein Chorherrenstift. Die Großzahl der aargauischen Kirchen und Klöster ist erst nach der Jahrtausendwende entstanden. Der Verfasser untersucht den Anteil der auswärtigen Klöster (u. a. St. Gallen, Murbach, Säckingen) an den Kirchengründungen im Aargau, warnt mit Recht vor einer Überschätzung der Patrozinien für die Aufhellung der ältesten Geschichte unserer Kirchen und gibt dann in einem Hauptabschnitt über den « Ausbau der kirchlichen Ordnung im Mittelalter », nach Dekanaten geordnet, eine genaue Übersicht über sämtliche mittelalterlichen Pfarrkirchen sowie die (in Zofingen, Zurzach und Rheinfelden) damit verbundenen Chorherrenstifte, über ihr Entstehen oder ihre erstmalige Erwähnung, ihre Gründung durch Klöster oder durch weltliche Herren, ihre Baugeschichte und den Besitzerwechsel der Kirchensätze. Der letzte Teil des Bändchens ist den aargauischen Klöstern gewidmet ; es wird deren Gründung, ihre politische und wirtschaftliche Geschichte und bauliche Entwicklung, ihre kirchliche und allgemein kulturelle Bedeutung geschildert. Der Verfasser berichtet über die Benediktinerabtei Muri, die alte habsburgische Hausstiftung, über die Benediktinerinnen in Hermetschwil und Fahr, die Zisterzienser in Wettingen, die Zisterzienserinnen in Gnadenthal und Olsberg, die Klarissinnen und Franziskaner zu Königsfelden, über die Johanniterkomtureien zu Rheinfelden, zu Leuggern und zu Klingnau, schließlich über kleinere, teilweise nur vorübergehende, Niederlassungen wie diejenigen der Franziskaner in Aarau und Zofingen, der Dominikaner in Zofingen, der Wilhelmiten in Sion bei Klingnau, der Dominikanerinnen in Aarau und über die in fast allen Städten anzutreffenden Häuser von Drittordensschwwestern und Beginen. In Aarau besaßen die Zürcher Dominikaner, denen das Aarauer Frauenkloster an der Halde unterstand, ein Absteigequartier, ein sogenanntes Terminierhaus oder Hospiz. Aus Quellen, die dem Verfasser noch nicht bekannt sein konnten, sei hier ergänzt, daß die Basler Dominikaner in Rheinfelden und Frick solche Herbergen, die z. T. von Beginen bewohnt waren, unterhielten, die Barfüßer des Basler Konventes in Rheinfelden und Laufenburg und die Augustiner in Rheinfelden. Ein kurzer Rückblick würdigt am Schlusse noch die mannigfachen Verdienste, die sich die mittelalterliche Kirche vor allem durch den Ausbau des Schulwesens und die Pflege der Kunst um die aargauische Kultur erworben hat.

Was der Leser, dem das vielfältige und formenreiche, in mancher Beziehung zweifellos veräußerlichte kirchliche Leben des späten Mittelalters einigermaßen vertraut ist, an der Darstellung Mittlers vermißt, ist eine zusammenfassende Schilderung dieser Formen religiösen Lebens, so-

weit sie sich im Aargau erkennen lassen. Dank der weitgehenden Veröffentlichung der aargauischen Geschichtsquellen hätte sich unseres Erachtens das Bild der außerklösterlichen, also vor allem der Laienreligiosität (z. B. für Bremgarten, Rheinfelden, Zofingen) mehr beleben lassen, etwa durch den Hinweis auf die Bruderschaften, durch näheres Eingehen auf die zahlreichen kirchlichen Stiftungen, durch Erwähnung von für das Spätmittelalter typischen Erscheinungen, wie die Verehrung der hl. Anna, des Rosenkranzes u. a. (St. Annakapelle auf der Rheinbrücke zu Rheinfelden, Rosenkranzkapelle zu Brugg, beide Anfang des XVI. Jahrhunderts). Eine Bereicherung der Schilderung Mittlers in dieser Richtung wäre, besonders da sie sich an weitere, mit der allgemeinen Kirchengeschichte nicht ohne weiteres vertraute Kreise wendet, wünschenswert gewesen und hätte ein gewisses Gegengewicht gebildet zu der nun allzu einseitig hervortretenden Darstellung der kirchlichen Organisation. Eine erschöpfende Untersuchung über das kirchliche Leben im Aargau vor der Reformation, die sich Rudolf Wackernagels feinsinnige Schilderung der Religiosität des spätmittelalterlichen Basel zum Vorbild nehmen sollte, würde natürlich den Rahmen der vorliegenden Heimatgeschichte überschreiten.

Die gemachten Bemerkungen sollen daher weniger Kritik sein, als Anregung zu weiteren Arbeiten auf dem Gebiete der aargauischen Kirchengeschichte. Ein besonderes Lob verdient die bildliche Ausstattung des vorliegenden Bändchens, das dem Leser die mittelalterlichen Kirchen und Klosterbauten und einige Beispiele kirchlicher Kunstwerke vorführt. Sehr willkommen ist die beigelegte Karte mit den eingezeichneten Grenzen der in den Aargau hineinreichenden Archidiakonate und Dekanate der Bistümer Konstanz und Basel, sowie den Pfarrkirchen und Klöstern; die Rückseite der Karte bringt eine dankenswerte Zusammenstellung der Kirchen des Kantons nach dem Konstanzer Zehntenbuch von 1275 und dem Basler Liber Marcarum von 1441, sowie der urkundlich erwähnten Kapellen. So kann diese zuverlässige und gut geschriebene aargauische Kirchengeschichte jedem warm empfohlen werden, der sich über die kirchlichen Verhältnisse des mittelalterlichen Aargau in ihren Grundzügen Klarheit verschaffen will.

Georg Boner.

Schwegler, Dr. P. Theodor O. S. B. Geschichte der katholischen Kirche der Schweiz von den Anfängen bis auf die Gegenwart. Einsiedler Schriften: Sonderband. Verlagsanstalt Neue Brücke. 1935. 288 S.

Eine katholische Kirchengeschichte der Schweiz von den Anfängen bis auf die Gegenwart war schon längst erwünscht. Versuche einer systematischen Darstellung, die im letzten Jahrhundert von den Protestanten Gelpke und Egli gemacht wurden, reichen nicht über das Frühmittelalter hinaus. Besson, Fleischlin, Büchi, Müller u. a. haben wertvolle Beiträge geliefert. Insofern ist das Buch des Einsiedler Benediktiners sehr zu begrüßen. Es ist aus Vorlesungen für die Studenten der Theologischen

Hausanstalt und z. T. auch des Gymnasiums von Einsiedeln hervorgegangen. Sie sind für einen größern Leserkreis umgearbeitet und erweitert worden. Wohl deshalb verzichtet der Verfasser auf Quellenangaben. Problematische Fragen werden mit wenigen Ausnahmen beiseite gelassen. Manche Kapitel sind gut zusammengestellt, andere sind auch für eine gemeinverständliche Darstellung zu knapp.

Für die mittelalterliche Kloster- und Bistumsgeschichte benützte der Verfasser besonders die « Studien und Beiträge zur Schweizerischen Kirchengeschichte » von Bernhard Fleischlin (Luzern, 2. Bd. 1902). Fleischlin ist mangels Quellenangaben wissenschaftlich wenig brauchbar. Der Verfasser zieht jedoch z. T. die Quellen selbst und die neuere Literatur herbei. Einige Unrichtigkeiten sind aus der älteren Literatur herübergenommen. Aventicum wurde von den Alemannen 354 verwüstet, nicht 374 (S. 16). Das gotische Alemannien wurde 536 an die Franken abgetreten (S. 25). Die Lex Alemannorum ist nicht eine Satzung des fränkischen Königs Chlotar II. (613/628), sondern auf einer herzoglichen Stammesversammlung erlassen worden (S. 26). Überraschend wirkt der Satz: « Die Konvente von Lugano (seit 1216) und von Locarno (seit 1230) führen ihren Ursprung auf den hl. Franz, bzw. den hl. Antonius von Padua selber zurück » (S. 78). Das ist reine Legende. Ebenso sollte der Satz am Schluß der Darstellung des Jetzerhandels (S. 114) in einer neuen Auflage gestrichen werden.

Für die Zustände der Bettelorden im XV. Jahrhundert geben guten Aufschluß für die Dominikaner G. M. Löhr O. P.: Die Teutonia im XV. Jahrhundert. 1924, und die Ausgabe der « Reformacio Predigerordens » des Johann Meyer O. P. aus Zürich von B. M. Reichert O. P. 1908 f. (Quellen und Forschungen zur Geschichte des Dominikanerordens in Deutschland, herausg. von Paul v. Loë O. P. 1907 ff.) Für die Franziskaner in der Schweiz geben einigen Aufschluß die Dissertation von R. Schmitz: Zustand der süddeutschen Franziskaner-Konventualen im Ausgang des Mittelalters. Freiburg i. Br. 1914, und Konrad Eubel O. M. Conv.: Geschichte der oberdeutschen Minoritenprovinz. Würzburg 1886. Dem Barfüßerkloster in Basel hat R. Wackernagel im « Festbuch für die Eröffnung des Historischen Museums » (Basel 1894) eine Arbeit gewidmet.

Daß Erasmus einen *wesentlichen* Beitrag zur Reformation geleistet habe, wird von der neueren Forschung abgelehnt (E. König und A. Renaudet bes. gegen P. Kalkoff) (S. 129). Daß Zwingli die Universität Wien verlassen mußte, geschah wohl « aus Animosität gegen den Schweizer infolge des Schwabenkrieges » (W. Köhler). (S. 122). Die Beziehungen des Humanismus zur Reformation sind viel zu wenig hervorgehoben. Die Zustände der Frauenklöster vor der Reformation sind nicht behandelt. Über das katholische Schrifttum und Kunstschaffen des letzten Jahrhunderts und der Gegenwart erfahren wir nichts. Der Verfasser betrachtet die katholische Kirchengeschichte der Neuzeit zu sehr unter dem Gesichtspunkt der durch die Reformation entstandenen religiös-politischen Spannungen. Die großzügige Darstellung, wie sie der Verfasser für das Mittelalter bietet, vermißt man für die Neuzeit.

Das Buch ist wegen seiner klaren und übersichtlichen Darstellung besonders für den kirchengeschichtlichen Unterricht an Mittelschulen zu empfehlen. Den Priestern und gebildeten Laien wird es manchen guten Dienst leisten können.

Freiburg.

P. *Theophil Graf*, Kap.

Histoire de l'Eglise depuis les origines jusqu'à nos jours, publiée sous la direction de Augustin Fliche et Victor Martin. T. I : **L'Eglise primitive**, par **J. Lebreton** et **Jacques Zeiller**, Paris, Bloud et Gay. 1935. 474 p. in-8°. 60 fr. (relié : 100 fr.).

Les Histoires de l'Eglise se multiplient en France depuis quelques années. Pour ne parler que de celles qui sont mieux que de simples manuels, mais des exposés détaillés, en plus de l'*Histoire générale de l'Eglise* de Mourret, actuellement terminée, et de l'*Avenir du Christianisme* de M. Dufourcq (dont l'auteur remanie les premiers volumes avant d'avoir donné les derniers), sont en cours de publication, depuis quelques années : l'*Histoire de l'Eglise* du P. Jacquin, l'*Histoire du Christianisme* de Dom Poulet, l'*Histoire générale de l'Eglise* du chanoine Boulanger ; et en voici maintenant une nouvelle, qui, de toutes, sera la plus importante comme étendue, puisqu'elle ne comprendra pas moins de 24 volumes.

S'inspirant de l'idée qui a présidé à la rédaction de l'*Histoire de la Nation française* de M. G. Hanotaux, comme aussi des récentes histoires universelles, à savoir l'impossibilité de confier à une seule plume un exposé approfondi et également solide, dans toutes ses parties, de l'histoire complète d'une institution ou d'un pays, les directeurs de l'entreprise se sont assuré la collaboration d'une trentaine de spécialistes. Ce sont des laïques et des ecclésiastiques, séculiers ou réguliers, les uns professeurs dans des Lycées ou Universités de l'Etat, les autres dans des Facultés catholiques ou des Séminaires ; et ils se partagent la tâche, non pas simplement en se chargeant chacun d'un volume, mais en se répartissant même ordinairement les divers chapitres d'un même ouvrage.

C'est ainsi que ce premier tome a été confié au P. Lebreton, doyen de la Faculté de théologie à l'Institut catholique de Paris, et à M. Zeiller, directeur d'études à l'Ecole des Hautes-Etudes (Sorbonne). Ce dernier s'est spécialisé depuis longtemps dans l'histoire de l'Empire romain (il a publié, en 1928, comme tome V de l'*Histoire du Monde* de M. Cavaignac, le volume intitulé *L'Empire romain et l'Eglise*) et plus particulièrement dans celle de la Dalmatie. Quant au P. Lebreton, bien connu par son *Histoire du Dogme de la Trinité* et par son ouvrage récent : *La vie et l'enseignement de Jésus-Christ Notre-Seigneur* (1931), il était destiné tout naturellement à présenter dans ce premier volume la vie et la prédication du Christ et des apôtres.

C'est, en effet, l'une des particularités de la nouvelle collection de s'ouvrir par la vie du Sauveur et un récit des missions apostoliques, par un résumé, en d'autres termes, des données contenues dans l'Evangile, dans les Actes

et dans les Epîtres, aussi bien celles de saint Paul que les lettres dites « catholiques », si bien que l'histoire ecclésiastique proprement dite, telle qu'on a coutume de l'envisager dans les publications analogues, ne commence qu'à la page 225, soit vers le milieu du volume. Le P. Lebreton s'est, en outre, réservé la description du milieu juif — celui de la Palestine et celui de la dispersion — le tableau de la vie chrétienne à la fin du premier siècle, les sacrements, la prière ainsi que l'enseignement des Pères apostoliques, des Gnostiques et des Apologues. M. Zeiller décrit le milieu romain dans lequel allait se répandre le christianisme ; il trace le tableau de la propagation de la nouvelle doctrine, présente les différentes communautés, fait le récit des persécutions et dépeint l'organisation ecclésiastique ainsi que la vie chrétienne, au point de vue moral et social, durant les deux premiers siècles.

L'énoncé qu'on vient de lire des principaux sujets traités permet de constater que la nouvelle collection entend donner à l'histoire interne de l'Eglise une place au moins aussi importante qu'à celle de sa vie extérieure. Le texte est très soigné, écrit, de la part de M. Zeiller, dans une langue un peu abondante, rappelant l'exposé oral, tandis que celle du P. Lebreton est plus sobre, mais parfois un peu trop surchargée d'annotations. Tous deux ont le souci constant d'écrire de telle sorte que même le lecteur non initié à la théologie ou à la terminologie technique en usage dans certaines matières, puisse suivre le récit dans tous ses détails. La personnalité des auteurs — et on peut en dire autant des spécialistes chargés des volumes qui suivront — est, d'autre part, une garantie absolue de la valeur scientifique, de la stricte objectivité et tout à la fois de l'exactitude doctrinale de l'exposé. Toutes les indications bibliographiques importantes sont données, mais sans qu'on ait eu la préoccupation, parfois pédante, de signaler même les articles de détail ou les œuvres vieillies. Un autre mérite très appréciable est celui d'avoir réussi à présenter sous un aspect nouveau, suggestif, un tableau aussi souvent brossé que celui, par exemple, du milieu dans lequel devait éclore et se répandre la foi chrétienne, ou encore d'avoir su rendre si captivant le chapitre sur les apologues du deuxième siècle, par lequel se termine ce premier volume.

Sans doute, on pourrait concevoir une autre disposition des matières, constater tout au moins que tel paragraphe, placé à la fin d'un chapitre, a été mis à cet endroit parce qu'on ne savait, en réalité, pas où l'introduire. C'est un art de savoir, comme il le faut dans un manuel, condenser son récit, en supprimant impitoyablement toute phrase ou même toute incise superflue. Ici, les auteurs se sentaient au contraire à l'aise, puisque la place leur était si généreusement concédée. Il en est résulté l'une ou l'autre longueurs et aussi quelques redites, non pas tant de la part de l'un des collaborateurs vis-à-vis de son collègue, que par rapport à lui-même. Il leur arrive, en effet, de raconter à un endroit, en quelques lignes, ce qu'ils reprendront ailleurs plus en détail. Le paragraphe 5 du chapitre XI : « L'Eglise de Rome » donne l'impression de faire double emploi avec le paragraphe 1 du chapitre suivant : « L'Eglise romaine », bien que le premier soit écrit avec la préoccupation de faire ressortir la primauté du successeur de saint Pierre, tandis que le

deuxième veut, parmi les autres églises locales, présenter en premier lieu celle de Rome. Reconnaissons-le : quelle que soit la répartition adoptée, ces redites sont inévitables, surtout lorsqu'on se propose de retracer la vie intérieure aussi bien qu'extérieure de l'Eglise, ce qui ne peut évidemment se faire que dans des chapitres différents et, par conséquent, avec rappel de ce qui a déjà été dit ailleurs. Inversement, sur un certain nombre de questions, on aurait attendu plus de détails ou un exposé moins succinct.

Nous nous permettrons quelques petites remarques pour terminer. — P. 73, un lapsus fait reprocher à Hérode Antipas, par saint Jean-Baptiste, sa liaison adultère avec Salomé (au lieu d'Hérodiade). — On regrettera que au moins quelques lignes n'aient pas été consacrées au passage si discuté qui se lit, sur la personne du Christ, au chap. XVIII des *Antiquités* de Josèphe. — P. 414. On n'admet plus aujourd'hui que, dans les catacombes, la dalle recouvrant les tombeaux encadrés d'un *arcosolium* était une table ou *mensa* destinée à la célébration du saint sacrifice. — P. 417, n. 2 : l'abbé Paul Styger, actuellement professeur d'archéologie chrétienne à Varsovie, est un Suisse et non pas un Allemand. — P. 383. L'intervention de saint Clément, écrivant aux Corinthiens, lors des troubles qui divisèrent leur communauté vers la fin du premier siècle, est citée d'ordinaire comme un indice, le premier connu, de l'exercice de la primauté romaine. Le P. Van Cauwelaert vient de faire remarquer (*Rev. d'Hist. eccl.*, 1935, 267-306) que si l'évêque de Rome a écrit, c'est plutôt pour remplir un simple devoir de charité chrétienne, que toute autre communauté aurait pu accomplir au même titre, et qui s'explique vraisemblablement par le fait que Corinthe était alors une colonie romaine, fondée par César sur les ruines d'une ville grecque morte. M. Zeiller a répondu aux arguments du P. Van Cauwelaert (*Ibid.*, 762 sq.) et celui-ci lui a donné, à son tour, la réplique (765 sq.). Il faut du moins reconnaître — et c'est là la base de l'argumentation du P. Van Cauwelaert — que, dans la *Prima Clementis*, de la part de l'auteur de la lettre, qui ne donne d'ailleurs pas son nom, pas une phrase ne souligne, pour légitimer son intervention, son titre de successeur de Pierre, ainsi que le fera plus tard saint Etienne lors de la controverse baptismale, ou déjà Callixte, si c'est bien lui qui est l'auteur du fameux « édit ». Bien plus, pas un mot, pas davantage le ton ou le style de l'épître n'invite à y voir un acte d'autorité. — P. 317, n. 2 : au sujet de la Passion des Scillitains, il fallait citer le texte publié par M. Robinson (*Texts and Studies*, I, 2), celui qui est toujours reproduit, et signaler l'étude de M. Saltet (*Bull. de litt. eccl.*, 1914, 108-23). — P. 316 : Il n'est pas exact de dire que la tradition martyrologique la plus ancienne associe Valérien, Tiburce et Maxime à sainte Cécile : on sait que le nom de cette dernière manque dans le tout premier catalogue romain : la *Depositio martyrum* de 354. Les sacramentaires, à la date du 22 novembre, renferment, comme notre missel actuel, la messe de la seule sainte Cécile. Les Itinéraires du VII^{me} siècle mentionnent bien Valérien, Tiburce et Maxime, comme des martyrs vénérés le long de la Voie appienne, mais nullement à la même place que sainte Cécile ; ils étaient, en effet, enterrés à la catacombe de Prétextat, et leur fête se célébrait le 14 avril. Le *Liber Pontificalis*,

à la notice consacrée au Pape Urbain, fait de Valérien le fiancé de Cécile. Il raconte, d'autre part, que le Pape Pascal découvrit les deux corps¹ à la catacombe de Saint-Callixte, et les transféra, ainsi que les deux autres, à l'église titulaire du Transtévère. La deuxième rédaction du martyrologe hiéronymien joint aux noms de Cécile et Valérien ceux de Tiburce et Maxime. Or, il est bien évident que, dans les trois cas, l'adjonction provient des actes, légendaires, comme M. Zeiller le reconnaît, de notre sainte. L'affirmation d'Adon, qui place sous Marc-Aurèle le martyr de sainte Cécile, n'a pas grande valeur, et il est pour le moins exagéré de prétendre que « de sensationnelles découvertes archéologiques » ont confirmé partiellement le récit des Actes condamnant Cécile « à périr étouffée dans sa salle de bains et finalement égorgée dans sa propre maison ». On aurait avantageusement, à ce propos, signalé le livre de Mgr J. P. Kirsch : *Die heilige Cäcilia in der römischen Kirche des Altertums* (Paderborn, 1910). — Au sujet du martyr d'Apollonius, il aurait également fallu citer l'étude de M. Callewaert dans la *Revue des Questions historiques*, t. 77 (1905), pp. 349-75. M. Zeiller en fait un sénateur, présentant son Apologie devant le Sénat (p. 318 ; 410 ; 422, n. 1). Les deux affirmations — bien que la seconde se trouve déjà dans Eusèbe et dans saint Jérôme — doivent être abandonnées, ainsi que l'a fait voir le P. Delehaye, depuis la découverte, en arménien d'abord, puis en grec, du texte de la *Passio*. On ne voit pas pourquoi la lecture de l'apologie s'expliquerait mieux si Apollonius faisait partie du sénat, et les Actes disent simplement que le courageux confesseur présenta sa défense devant un auditoire dans les rangs duquel se trouvaient des sénateurs. Nous regrettons, avouons-le en terminant, que les ouvrages du chef des Bollandistes, aussi bien que le récent commentaire qu'il a donné du martyrologe hiéronymien (*Acta Sanctorum*, novembre II, 2) ne soient pas cités, et encore moins utilisés, au cours des pages consacrées à la persécution sous les Flaviens et les Antonins, dans ce premier volume de la nouvelle Histoire de l'Eglise.

L. Wæber.

¹ En réalité, M. l'abbé Saltet semble l'avoir bien démontré (*Bull. de litt. eccl.*, 1912, 2694), dans ce passage, la mention de Valérien a été ajoutée.

